

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

aut.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

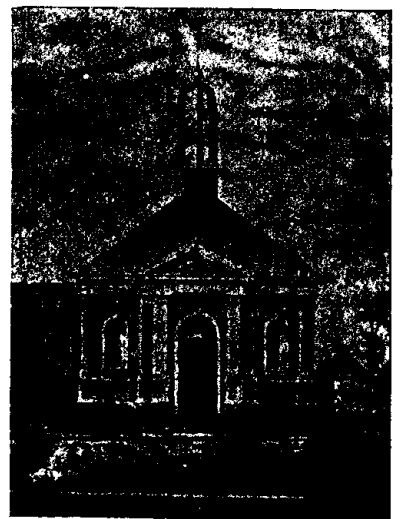
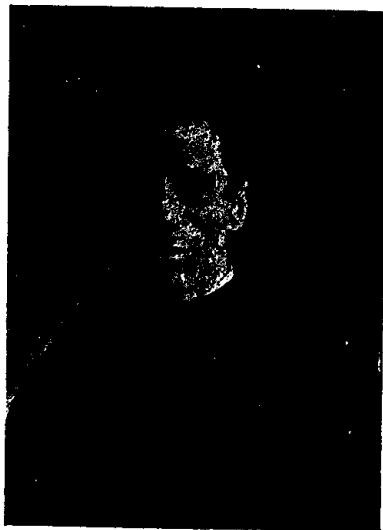
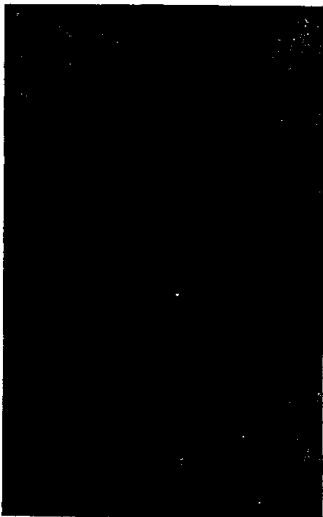
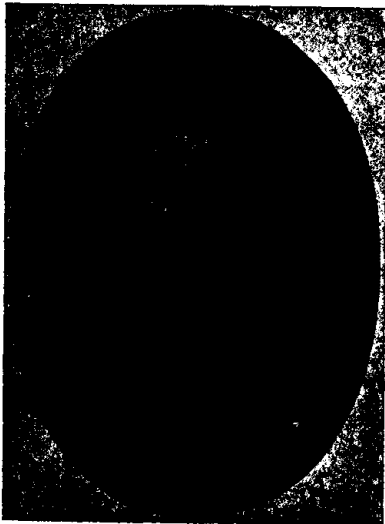
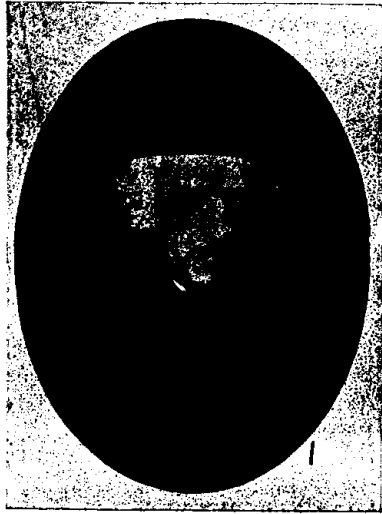
15^{ME} ANNÉE, No 739.—SAMEDI, 2 JUILLET 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photos Emile Lacas, 1729, rue Ste-Catherine

1. R.P. F. Martin, fondateur du collège Ste-Marie—2. R.P. F. Vignon, anc. recteur—3. R.P. L. Saché, anc. recteur—4. R.P. F. Lopinto, anc. recteur—5. R.P. T. Fleck, anc. recteur—6. R.P. F. de S. Cazeau, anc. recteur—7. R.P. L. Drummond, anc. recteur—8. R.P. H. Hudon, anc. recteur—9. A.-D. Turgeon, recteur actuel—10. R.P. Cadot, l'un des organisateurs des fêtes—11. R.P. Brisset, prés. du Comité du clergé—12. Eglise des Jésuites, à Montréal, en 1742, située sur l'emplacement occupé par le Palais de Justice et l'Hôtel de Ville.

LE CINQUANTENAIRE DU COLLÈGE SAINTE-MARIE DES PÈRES JÉSUITES A MONTRÉAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 JUILLET 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par Rodolphe le Fort.—La Saint-Jean-Baptiste au fort qu'Appelle T.-N.-O., par A.-H. Trémaudan.—Poésie : L'heure de l'Ave Maria, par Edmond Ladouceur.—Nouvelle : La messe d'un revenant, par Louis Fréchette.—Fugue dans le pays bleu, par Fauvette.—La garde Montcalm, par De Bailleul.—Poésie : Aurore, par J. Archambault.—La dernière fleur de mai, par A. Beaulieu.—Petite poste en famille.—Retour de l'été, par J.-L. Vachon.—Poésie : L'amour du vieux drapeau, par V. Lafleur.—Notre page musicale.—La mode.—Poésie : Un héros en paroles, par F. Bataille.—Primes du mois de mai.—Parc Sohmer.—Jeux et amusements.—Feuilleton.—Propos fantaisistes.—Choses et autres.—Les échecs.

GRAVURES.—Le cinquantenaire du collège Ste-Marie des RR. PP. Jésuites à Montréal : Portraits de tous les recteurs du collège des Jésuites ; Portraits de quelques-uns des organisateurs des fêtes et présidents des comités ; Première église des Jésuites à Montréal (1742) ; Intérieur du Gesù, rue Bleury ; Les deux premiers collèges.—La guerre hispano-américaine : Le camp de Tampa (8 gravures.—La Fête Dieu à St-Henri : Le reposoir.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



C'est chose vraiment remarquable, que la fidélité de tout Canadien-français à saint Jean-Baptiste, l'auguste Patron du Canada.

N'importe en quel pays se trouvent quelques-uns de nos compatriotes, ils fêteront la Saint-Jean-Baptiste.

Je lisais des pages émues, écrites en 1868, à Rome, par M. le commandeur G.-A. Drolet, notre aimable compagnon d'armes ; pages qu'il a réunies, dont il a fait un superbe volume intitulé : *Zouaviana*, et dont la réimpression va être terminée.

Il faudrait lire, en ce livre, le récit de la fête de Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1868, à deux mille lieues du Canada ! C'est vibrant de patriotisme, cela fait aimer le pays que de tels cœurs aiment tant ; cela fait aimer aussi ces cœurs si débordant d'amour de la Patrie !

Du fond des territoires du Nord-Ouest, nous arrive un récit que la rédaction du MONDE ILLUSTRÉ a décidé

de faire paraître en ce numéro. L'auteur, né près de Montréal, a gardé là-bas la finesse d'expression qui distingue nos bons écrivains, comme il a conservé là-bas, intact et presque plus vivace, le doux amour du Canada-français, de la Patrie bénie, à laquelle chacun redit avec son âme, avec son cœur :

O Canada, mon pays, mes amours !...

Que nous sommes heureux, quand nous pouvons faire ressortir les brillantes qualités de quelque compatriote !—En lisant le récit de notre aimable correspondant de Montmartre (Assa), nom vraiment prédestiné, tous nos lecteurs sentiront leurs fibres les plus intimes tressaillir au souffle vibrant du pur patriotisme : ce sera douce joie de part et d'autre, que cet écho renvoyé sans fin, pleins de suaves fraîcheurs d'amour, des penchants des Laurentides aux flancs sourcilleux des Montagnes Rocheuses !

Je ne puis résister au plaisir de vous transcrire ici une page qui m'a fait du bien, et qui, j'en suis persuadé, vous en fera aussi :

On pourrait croire que les habitants de ce triste pays (le Labrador) se trouvent bien malheureux de vivre dans une région si désolée. Mais il n'en est rien. La Providence a mis au cœur de l'homme l'amour du sol natal, et chacun préfère son pays à toutes les autres contrées de la terre. Il y a quelque part, au Labrador, un célibataire riche de vingt à vingt-cinq mille piastres, et qui vit seul dans une jolie maison.

—Pourquoi, lui dit un jour le missionnaire, pourquoi n'allez-vous pas résider par exemple dans les environs de Québec ?

—J'ai déjà passé un hiver à Québec. Jamais de ma vie je n'ai éprouvé tant d'ennui. Il me semblait que je ne verrais jamais arriver enfin l'époque de la navigation, pour m'en revenir au Labrador. Tenez ! mon Père, je suis né et j'ai vécu ici : *j'y suis heureux !*

Si l'on répond à cet exemple qu'il est facile aux gens riches d'être bien partout, je prierai qu'on lise, et on ne le fera pas sans être ému jusqu'aux larmes, le touchant récit qu'a publié M. Gregory (*En racontant*, pages 15 et suivantes), d'une visite qu'il fit, en l'automne de 1868, à la famille Jones, résidant à la Baie de Brador. La misère de cette famille était extrême, et l'hiver qu'elle allait passer s'annonçait sous les couleurs les plus inquiétantes. Que répond le père Jones à M. Gregory, qui lui offre de le transporter avec sa famille dans un endroit du pays où il se créera facilement une position convenable ?

—Je ne puis encore me décider à abandonner ce lieu où je suis né !

Il faut sans doute bénir le Créateur de cet attachement qu'il inspire aux hommes pour l'endroit où s'est écoulée la première période de leur existence. S'il en était autrement, nous verrions tout le genre humain s'entasser sur une étroite bande du globe terrestre, où la vie est la plus agréable et la plus facile ; et les conditions économiques qui s'ensuivraient seraient assurément fort curieuses.

Voilà, certes, une belle description du Canadien : qu'il soit d'un côté ou de l'autre du beau Saint-Laurent ; qu'il soit né en Acadie ou en Québec, il aime le sol natal. S'il le quitte, forcé par certaines circonstances, il y revient, mourir où il est né.

Tout notre épiscopat si distingué ; tout notre clergé si dévoué ; tous nos Ordres religieux si remarquables, enseignent l'amour du sol natal, le font pénétrer dans le sang de chacun dès sa naissance, oserai-je dire, et j'ose l'affirmer, dès son baptême.

L'Ordre le plus savant, le plus patriotique, est sans contredit celui des Jésuites : aussi, leur patriotisme, pur de tout alliage, sublime dans son désintéressement, leur valut-il leur expulsion du Canada, ce Canada fait par eux en particulier comme la ruche est faite par les abeilles—suivant la jolie comparaison de Taine si je me souviens bien, pour la France faite par les évêques.

Ces excellents Pères, ayant pu rentrer au Canada, fondèrent en 1848 leur collège Sainte-Marie, d'où sont sorties depuis lors tant de célébrités Canadiennes.

Si la Compagnie de Jésus est comme une épée dont la garde est à Rome, la pointe partout, de quelle pureté doit être leur enseignement philosophique et religieux, combien profond doit être l'amour de la Patrie qu'ils inculquent aux jeunes intelligences confiées à leurs soins !

Les avoir vus à l'œuvre, cela suffit : on est forcé de les vénérer, de les aimer. Et, si paradoxal que cela paraisse, là est la raison de la haine qui les poursuit depuis la fondation de leur Ordre.

Cette haine est logique ; elle constitue leur plus brillante couronne.

Qui les hait ?

Précisément les contempteurs de tout ce qui est beau, noble, élevé ; par-dessus tout, les destructeurs de tout ordre social, de toute justice. Je le répète, cette haine est logique.

Voilà pourquoi il y a, de temps à autre, de ces sublimes explosions de sentiment populaire fait d'amour, de respect, de gratitude. Voilà pourquoi, en ces jours de jubilé de cinquante ans de l'établissement de leur collège Sainte-Marie, le peuple canadien a défilé devant ces éducateurs sans pareils pour la science et le dévouement, et les a acclamés. Voilà pourquoi les anciens élèves sont accourus se serrer autour de leurs Pères, se réchauffer à leurs cœurs de Pères, leur dire leur affection filiale, venant, pour cela, de tous les points du Canada... est-ce assez ? de tous les points des États-Unis... cela suffit-il ? Non : ils sont accourus du fond des Amériques, et du Nord et du Sud.

Nous voulons nous joindre, nous qui n'avons que notre amour pour eux, à l'amour de ceux qui leur doivent ce qu'ils sont. Nos lecteurs nous permettront de leur donner quelques notes historiques sur ce beau Collège Sainte-Marie où tout, en ces jours bénis, respire joie, paix et bonheur.

Le P. Martin fut le créateur, l'architecte, de Sainte-Marie, et le souvenir de ses vertus, de sa haute compétence administrative, de ses talents comme organisateur y est resté si vivant et si profond, qu'il semble encore conduire cette maison désignée par la voix populaire sous le nom de *Collège du P. Martin*.

Né à Auray, en 1804, non loin du sanctuaire vénéré de Sainte-Anne, le P. Félix Martin fut placé par ses supérieurs dans l'enseignement et occupa comme professeur, tant en France, en Espagne, en Suisse qu'en Belgique, dans le collège bien connu de Brugges, des positions diverses. Il était donc, lorsqu'il fut envoyé au Canada, au courant de toutes les questions scolaires.

C'était à lui, qu'en 1845, s'adressait Mgr Bourget pour établir le collège que ce grand évêque tenait à confier aux Pères Jésuites.

A l'origine tout semblait aisé. Un donateur généreux céda le vaste terrain où s'éleva aujourd'hui le collège Sainte-Marie. De nombreux souscripteurs s'inscrivirent pour de fortes sommes. Tout marchait à souhait, quand, en quelques jours, une crise commerciale aggravée par une panique financière, vint suspendre toutes les bonnes volontés, accumuler ruines sur ruines, et changer en obligations onéreuses ce que l'on considérait comme une libéralité.

On était en 1846 : Mgr Bourget n'hésita pas à faire un nouvel appel à la charité des fidèles. Des événements imprévus, empêchèrent d'entendre la voix du vénérable évêque. Et cependant le P. Martin put ouvrir ses premières classes, le 20 septembre 1848, dans cette petite maison située au coin des rues Saint-Alexandre et Dorchester, qui doit à cette circonstance une notoriété particulière.

Cette installation n'était que provisoire, provisoire qui cependant dura quelques années. Ces années pesèrent lourdement sur le P. Martin, car il lui fallait organiser en même temps les cours de la nouvelle institution, ceux du noviciat, diriger la construction de tous les bâtiments, être préfet des études, supérieur des novices, et architecte, quitter le livre de classe ou de théologie pour le compas et l'épave.

Le P. Félix Martin fut à la hauteur de sa tâche, et les travaux marchèrent assez rapidement. Le 31 juillet 1852, jour de la fête de saint Ignace, Mgr Bourget bénissait avec une grande solennité le collège Sainte-Marie. Ce fut un beau jour pour le P. Martin ; ce fut surtout pour le développement des hautes études au Canada une date mémorable, car elle marquait le commencement d'une maison dont, en 1875 l'hon. M. Chauveau, dans son remarquable *Rapport sur l'instruction publique*, signalait en ces termes la valeur enseignante : "Les Jésuites sont revenus, et ils ont à Montréal, un collège qui rappelle la splendeur de leur ancien collège de Québec." On ne pouvait avec plus de délicatesse faire un plus bel éloge.

Sous la direction ferme et vigilante du P. Martin, le collège Sainte-Marie prit, en peu de temps, un essor rapide : il est de toute justice de signaler ici le concours qu'il rencontra dans la libéralité de certains donateurs dont l'un d'eux doit être nominativement désigné, M. Olivier Berthelet, qui, après avoir déjà tant contribué avec Mgr Vinet à l'érection du noviciat au Sault-au-Récollet, fit don aux Pères Jésuites, d'un

vaste terrain pour la construction de l'église du Gésu à l'ombre de laquelle le nouveau collège était appelé à grandir.

Le P. Martin resta à la tête de cette institution jusqu'en 1857, époque à laquelle il fut appelé à Québec ; puis il retourna en France diriger le grand collège de Vannes, qu'il retrouvait, grâce aux largesses de son père, agrandi et rivalisant avec les maisons de Poitiers et de Rouen dont il eut aussi la direction, tant ses capacités administratives étaient appréciées par ses supérieurs. Il a terminé sa longue et utile carrière à l'âge de 82 ans, à Vaugirard, dans la propriété même du vénéré fondateur des Sulpiciens M. Olier.

Nos lecteurs nous permettront enfin, pour terminer, de leur donner la jolie poésie inédite, chantée au banquet du 22 juin par un chœur puissant d'anciens élèves (ce qui n'étonnera personne, que ce chœur fût puissant : ils étaient environ quinze cents à table !)

LES ANCIENS ÉLÈVES

*Vous nous revoyez, bons Pères,
Joyeux, en votre séjour ;
Judis nos âmes légères
Aimaient à vous faire un tour :
Nos délices les plus chères,
O bons Pères
Sont de refaire en ce jour
Ces tours d'une âme gaillarde
Car nous venons, prenez garde !
Chez vous " faire encore un tour ".*

LES PÈRES

*Avec joie, ô fils sincères,
Ici nous vous recevons.
Judis en pensums austères
Helas ! nous vous punissons :
Vous le méritiez, je pense.
Mais, silence !
Un point seul doit attrister :
Aujourd'hui c'est notre chère,
Sans pourtant qu'on persévère
A vouloir vous maltraiter !*

Honneur aux bons Pères Jésuites ! qu'ils continuent à former des générations d'hommes, de chrétiens, de patriotes. Ils ont bien mérité partout où ils ont paru ; ils mériteront jusqu'à la fin des temps — et par delà !

Vive le Canada !

Rodolphe Le Fort

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE AU FORT QU'APPELLE, T.N.-O

Que les autres aient chanté le joli mois de mai avec ses fleurs s'ouvrant de bonheur aux baisers vivifiants du soleil, ses clairs ruisseaux gazouillant de frivoles chansons au fond des lits étroits, les verdure immenses de ses prairies et de ses bois, le bleu de son ciel pur et la grandeur de ses nuits calmes : il y avait certainement de quoi inspirer les âmes poétiques et tendres. Je ne doute pas, cependant, qu'à ces esprits d'élite le grandiose mois de juin n'offre pas moins des sujets de chanter et de s'épanouir en élans irrépressibles.

Pour nous, perdus au fond des solitudes sans bornes de notre grand Nord-Ouest, nous avons constamment sous les yeux les beautés de la grande nature, d'autant plus magnifiques qu'elles sont incultes. Oh ! ces immensités vertes, ces plaines sans limites sillonnées autrefois de troupeaux bondissants de buffles ! Ces cieus bleus et purs, ces vents mêmes, gigantesques dans leur fréquence et leur force !

Que d'études, ici, pour les vrais amateurs de la nature dans tout ce qu'elle a de plus admirable et de plus majestueux ! C'est ici que les poètes devraient venir s'inspirer, les orateurs se recueillir, les lutteurs se retremper ! Ici seulement il est permis à l'âme d'admirer Dieu dans une des manifestations les plus grandioses de sa puissance et de sa sollicitude.

Mais nous n'avions pas, en commençant, la pensée de nous livrer à des transports si oublieux du reste.

Notre désir était seulement d'essayer de reproduire, le plus brièvement possible, le récit de la première célébration de la Saint-Jean-Baptiste — il faut espérer que ce ne sera pas la dernière — dans notre partie des Territoires, l'année dernière.

Il n'est pas un lecteur du MONDE ILLUSTRÉ qui n'ait entendu au moins mentionner le nom de Fort-Qu'Appelle, l'une des plus anciennes stations de la fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson, dans les immenses prairies du Nord-Ouest.

Tout le monde aussi sait que, près de cette petite ville, tout pittoresquement assise au haut des nombreux lacs que forme en cet endroit la rivière Qu'Appelle, se trouve le centre des missions indiennes de cette partie du pays et la meilleure école industrielle des Territoires.

C'était à la mission même que devait avoir lieu le pique-nique. De cinquante milles aux alentours, on s'était proposé de s'y rendre.

De fait, le 24 juin, de bon matin, nous étions sur pied, préparant tout pour le départ.

Puis, ces dames ayant réussi d'en finir avec les mille petits soins qu'exigeaient leurs chères toilettes, nous nous dirigeâmes, le cœur dispos, du côté de la fameuse vallée de la Qu'Appelle, réputée la plus attrayante de cette section de notre beau pays.

D'abord, nous traversâmes les immenses champs de blé qui s'étendent à perte de vue de chaque côté de la route, une fois que l'on a passé la ligne de chemin de fer du Pacifique Canadien, au nord d'Indian-Head. Pendant plusieurs milles, nous n'apercevions que champs de blé sur champs de blé, les plus petits ne comprenant pas moins de six cents arpents d'étendue.

On prétend dans les environs que cette partie des Territoires comprend le terrain le plus fertile qu'il y ait au monde : je le crois facilement quand, à une machine qui bat quinze cents minots par jour, il faut parfois trois semaines pour venir à bout des immenses tas de gerbes qui s'élèvent de place en place sur la même ferme ; quand le blé rapporte en moyenne quarante minots à l'acre !

Mais laissons de côté ces faits, bien captivants, cependant, et continuons notre chemin.

En sortant de ces étendues dont la succession monotone ne laisse pas que de fatiguer un peu la vue, nous arrivâmes sur les buttes dominant la vallée au fond de laquelle coule la belle rivière Qu'Appelle, parfois large de près d'un mille, parfois étroite comme le moindre ruisseau.

Alors un spectacle vraiment féérique, que nous n'oublierons jamais, s'offrit à nos yeux étonnés.

Derrière nous, une plaine immense et unie comme un lac, s'étendait à perte de vue ; tandis qu'en avant, une sorte de gorge profondément encaissée entre des hauteurs abruptes, serpentait en énormes zigzags bordées de jeunes arbres de toute forme et de toute taille ; si pressés, que de loin nous n'aurions jamais eu l'idée qu'on pût s'y engager en voiture.

Nous nous trouvions au-dessus d'un joli lieu appelé par les Indiens Katepwe, au pied même de ces nombreux lacs que forme en ces endroits la rivière Qu'Appelle. Déjà nous apercevions le plus grand de tous, celui que nous devions côtoyer pendant une quinzaine de milles, tantôt nous trouvant enfoncés au milieu des bois, tantôt accrochés comme par miracle aux flancs escarpés des collines.

Après que nous eûmes repu nos regards du spectacle grandiose qui se déroulait en formes si variées autour de nous, par une route enrubannée, nous dégringolâmes au fond de la vallée et, arrivés au bas, nous fûmes tout étonnés d'avoir pu suivre en voiture un chemin si vertigineux ; nous nous demandâmes même sérieusement pendant un instant comment nous ferions pour remonter là-haut par la même route.

Pourtant, c'est par ces chemins que les fermiers des environs conduisent leur blé au marché, ou leur bois de chauffage à leur demeure.

Enfin nous atteignîmes les lacs, et pendant quinze milles, par bois et par monts, nous longeâmes le plus grand. Par moments, la route s'engouffrait dans de vrais tunnels de verdure, et en sortant soudain, se déroulait pendant quelques minutes sur le flanc d'un

coteau, surplombant les eaux du lac d'une centaine de pieds : d'un côté l'immense nappe bleue, de l'autre la montagne, et entre les deux notre voiture sur une route coupée à coups de charrue, juste assez large pour laisser passer deux chevaux de front.

A la tête de ce lac nous trouvâmes la mission des Oblats, où les bons Pères s'étaient réunis — quelques-uns étaient venus de plus de cent milles — pour établir la première digne célébration de notre chère fête canadienne.

Il y eut une magnifique messe chantée. La petite église de la mission ayant été jugée trop petite pour pouvoir contenir tout le monde présent, les organisateurs avaient fait dresser un autel en plein air dans un petit bois de trembles, tout près : et là il semblait que les prières des fidèles et les cantiques appris pour la circonstance s'envolaient plus facilement vers Dieu, avec l'encens.

Rien ne peut dépasser un spectacle de ce genre : rien ne parle plus à l'âme. Les arrêts aux reposoirs pendant les magnifiques processions de la Fête-Dieu, n'est-ce pas tout ce qu'il y a de plus majestueux ? n'est-ce pas qu'on prie mieux et avec plus de ferveur ?

Le son de l'orgue près de l'autel ajoute à l'émotion ; et pour peu que la main qui court sur les notes soit habile, on se sent remué jusqu'au fond de l'âme.

Dans le cours de l'après-midi, les divertissements ne manquèrent pas ; il y en avait pour tous les goûts, tous les âges, et toutes conditions. Mais ce qu'on ne se lassait pas d'écouter, c'était la musique instrumentale de l'école industrielle — entièrement composée de jeunes Indiens — laquelle est déjà renommée dans tous les Territoires. Il remuait en particulier nos cœurs de vieux Français d'entendre retentir sous ces voûtes de verdure, l'air grandiose de la Marseillaise ! Les applaudissements ne manquaient pas alors !

De temps à autre, un de ces bons Pères, toujours gais malgré leurs rudes labeurs — qui n'a entendu parler du Père Campeau, par exemple ? — se laissait entraîner par le bonheur de voir tant de joyeux Canadiens autour de lui, et, sur une invitation, entonnait une chanson à répons dont tout le monde reprenait en chœur le refrain.

Tous ces plaisirs qui, à plus d'un, rappelaient d'autres joyeux moments de ce genre, en bas, occupèrent une bonne partie de l'après-midi, et le soleil avait déjà disparu depuis quelque temps derrière les collines de l'Ouest, quand on songea à se disperser, mais pour se réunir après souper dans la salle du gymnase de l'école industrielle, où des acteurs-amateurs, venus de cent milles au Nord, devaient représenter un épisode fameux de l'insurrection de 1837-38.

A ces acteurs de circonstance, les applaudissements ne manquèrent pas non plus tout le long de la soirée. Les Canadiens des environs du Fort-Qu'Appelle parleront longtemps encore de certains rôles joués avec un véritable talent par les jeunes gens qui avaient accepté de les interpréter.

Il va sans dire que le lendemain, on se sépara très satisfaits, se promettant bien de revenir l'année suivante, si la fête avait encore lieu.

J'allais clore ma causerie, quand j'apprends, avec bonheur, que nous aurons notre Saint-Jean-Baptiste cette année, le 23 juin, au même et si pittoresque endroit. Nous allons immédiatement nous mettre à l'œuvre afin de la célébrer au moins aussi dignement que l'an passé.

Vive le Canada !

A H de Trémaudan

30 mai, 1898.

C'est un devoir important pour les catholiques dignes de ce nom, de combattre la mauvaise presse et d'encourager la bonne. — Voulez-vous vaincre la franc-maçonnerie, le plus grave danger qui menace de nos jours la foi catholique ? — Lisez et propagez les bons livres, brûlez les mauvais, les suspects et les médicres. — CARDINAL LAVIGERIE.

L'HEURE DE L'AVE MARIA

(Pensées d'un auteur inconnu mises en vers.)

C'était, je m'en souviens, un soir que la nature
Était illuminée et pleine de fraîcheur ;
Tout, dans le firmament, avait un gai murmure,
Tout semblait répéter des hymnes de bonheur.
Au flanc de la montagne, en haut de la terrasse
Où dort le vieux manoir, où j'ai rêvé souvent,
Une enfant blonde et belle, au regard plein de grâce,
Allait de fleur en fleur, chantant, papillonnant.

Le crépuscule était plein de vives lumières
Qu'un soleil trop ardent venait semer, le soir,
Et ses derniers rayons aux couleurs aurifères
Semblaient s'y refléter comme en un grand miroir.
Le rossignol chantait sa suave romance,
Perché sur le vieux toit de l'antique hameau
Et, dans les champs fleuris, comme un fil d'espérance,
Coulait, en murmurant, un glorieux ruisseau.

Or, comme au vieux clocher de l'église voisine
De l'Angelus du soir vibrat le tintement,
La jeune fille blonde, à la voix argentine,
Accourut embrasser sa bonne grand'maman :
" Pourquoi donc vos cheveux, ô ma bonne grand'mère,
Sont-ils si blancs tandis que les miens sont si blonds ;
Pourquoi, sur votre front, à l'aspect sombre, austère,
Des beaux jours du passé brisent-ils les rayons ?... "

" Autrefois, comme toi, ma blonde chevelure
Paraît un front joyeux comme le tien, enfant.
Mais les soucis des temps, passant sur ma figure,
Ont chassé ces sourires pleins de rythme émoquant.
J'ai touché, mon enfant, à l'hiver de la vie,
Et, comme cet hiver au costume éclatant,
Grelottant et tremblant, dans mon âme attendrie,
Comme les beaux vieillards je suis mise de blanc ! "

" Mais, d'où viennent ces plis marquant votre visage ?...
— Enfant, je suis à l'heure où le bon laboureur
Dans son champ bien-aimé creuse le sillon sage
Où germe le trésor qui produit le bonheur.
Ma figure est un champ aux traits sombres, arides,
La charrue est le temps qui travaille en tout lieu,
De mon front abattu, les sillons sont les rides
Et, de ce grand travail, le laboureur est Dieu ! "

" Pourquoi donc votre tête, à la mine pensive,
Branle-t-elle toujours disant " oui ", disant " non " ?...
— Enfant, c'est que le vent me rend toute passive
Et que son souffle amer est maître de mon front.
Je dis, " non ", quand je pense à te laisser, ma chère,
Errante dans ce monde où tout n'est que mortel ;
Je dis, " oui ", quand je songe à quitter cette terre
Pour entrevoir le Dieu qui règne dans le ciel ! "

" Et pourquoi, grand'maman, vos yeux chargés de peine
Sont-ils tout entourés d'un cercle triste et noir ?
— C'est qu'à mon âge, enfant, l'âme n'est plus sereine,
C'est que l'on pleure aussi chaque jour, chaque soir ;
Et, comme le rocher où coule une eau rapide
Finit par se creuser sous le travail du temps,
Les pleurs ont épuisé mon œil vif et limpide
Et fait ce cercle noir avec l'aide des ans ! "

" Et pourquoi votre dos est-il courbé, grand'mère ?...
— Les Cèdres du Liban penchent leurs fronts altiers
Et les chênes vaillants s'abaissent vers la terre ;
L'on voit des monuments, en poussière, à nos pieds,
Et, même les rochers, tout s'altère et tout tombe.
Et, comme eux, mon enfant, je me courbe le front,
Je me penche en pleurant vers ma pénible tombe
Qui ne te laissera plus bientôt que mon nom ! "

" Que dites-vous, tout bas, chaque jour, à toute heure ?...
— C'est la prière, enfant, qui m'ouvrira le ciel !
.....

Et l'innocente vierge entrant dans sa demeure,
Au pied du crucifix implora l'Éternel ;
A genoux, et songeant à sa bonne grand'mère,
Su lèvre de carmin durant longtemps pria,
Tandis, qu'un firmament, lu lune solitaire
Marquait le temps béni de l'AVE MARIA.

John Laddieur

Ne blasphémons jamais les mensonges d'hier
Et respectons en eux notre extase et nos cultes ;
Si l'erreur était douce, aimons-là d'un cœur fier
Ce qui fut du bonheur doit mourir sans insulte.

LA MESSE DU REVENANT

J'ai déjà dit quelque part combien sont nombreux
les points de rapprochement qu'on remarque entre
nous et les Bretons de la Loire Inférieure, ceux que
les Bretons du Morbihan — la vraie Bretagne bre-
tonnante — nomment avec une nuance de mépris les
" Gallos ".

Un de ces points de rapprochement, c'est une simi-
litude frappante, dans les récits populaires, entre
leurs légendes et quelques-unes des nôtres.

Il n'y a pas à s'y tromper, elles portent évidem-
ment le cachet d'une origine commune.

Dans une conférence faite devant l'Institut cana-
dien de Québec, en 1877, le regretté M. Chauveau
nous raconte une vieille légende dont la scène se passe
dans la paroisse de l'Islet.

C'est celle d'un prêtre, mort depuis cinquante ans,
et qui, tous les soirs, au coup de minuit, apparaît à
l'autel en habits sacerdotaux pour dire une messe
qu'il est forcé de remettre sans cesse au lendemain
faute de servant pour réciter les répons.

Ce prêtre est sans tête ; cette messe lui a été
imposée, en punition des distractions et pensées fri-
voles qu'il s'est permises à l'autel, en son vivant, dans
l'exercice de son ministère.

Une nuit, le hasard veut qu'un élève du séminaire
de Québec couche dans l'église et soit témoin de l'ap-
parition.

Frappé de stupeur, il s'empresse d'aller rapporter
le fait au curé de la paroisse, qui le conjure de s'en-
fermer de nouveau dans l'église, et d'avoir le courage
de dire les répons de cette messe macabre.

L'enfant se dévoue, et sauve le malheureux prêtre
des flammes du purgatoire.

Cette histoire est populaire dans nos campagnes.
Eh bien ! laissez-moi vous répéter maintenant ce
que j'ai entendu raconter dans la Bretagne nantaise.

A une demi-heure de marche du Pellerin, gros bourg
situé sur la rive gauche de la Loire, à cinq lieues de
Nantes, à peu près, se trouve une ancienne chapelle
qu'on nomme la chapelle de Bethléem.

C'est une petite bâtisse carrée appartenant au style
gothique de la première époque, et dont on fait remon-
ter la construction au temps des Croisés.

Elle est sise au bord de la grand'route qui circule
ici en plein bois, entre un coteau couronné de grandes
futaies, et un ravin qui se creuse en face, mystérieux
et solitaire.

Au mur latéral du petit temple, dans une niche gril-
lée, au-dessus d'une fontaine tarie, on a placé une
madone en plâtre, devant laquelle les paysannes et les
chevrières du voisinage ne manquent jamais de se
signer en passant.

Sous l'ogive de la porte principale, il y a une claire-
voie qui permet d'apercevoir vaguement ce qui peut
se passer à l'intérieur.

Dans le siècle dernier, le chemin royal ne suivait pas
cette direction ; et c'est sa position isolée au milieu
d'un bois qui, sous la Révolution, sauva l'humble sanc-
tuaire du sort qu'on fit subir à toutes les églises des
environs.

On prétend que cette chapelle fut construite par
quelque châtelain ou châtelaine de l'endroit, au temps
des Croisades, en accomplissement d'un vœu quel-
conque.

Vous concevez que l'imagination populaire n'a pas
manqué de broder un peu là-dessus.

Il existe même un roman qui porte ce titre : *La
Chapelle de Bethléem*.

L'auteur, Mme d'Isolé, me contait en riant que des
antiquaires et archéologues de Nantes s'étaient pas-
sionnés pour ce récit, étaient allés faire des fouilles
sur les lieux, et prétendaient avoir retrouvé des
restes de tombeaux et les traces d'un château qui
n'avaient existé que dans le cerveau du romancier.

Et remarquez que ces savants tenaient l'auteur lui-
même au courant de leurs découvertes avec un empres-
sement... et des détails...

Si bien que l'écrivain finit par se demander un jour
— comme le Marseillais qui avait annoncé l'apparition

de la fameuse baleine — si par hasard il n'avait pas
deviné juste.

Mais revenons à ma légende.

Un certain jour de la Toussaint, une dame du Pelle-
rin, qui voulait se trouver à Nantes de très bonne
heure, le lendemain, pour faire ses dévotions du jour
des Morts, avait donné ordre à un cocher de venir la
prendre à la pointe du jour.

Or il n'était pas encore minuit, que tous deux trot-
taient dans la direction de Nantes.

Le cocher avait pris les vagues clartés de la lune
levante pour les premières lueurs de l'aube. Il avait
éveillé la dame, et ils s'étaient mis en route.

De telle sorte qu'ils se trouvèrent à passer devant la
chapelle de Bethléem à minuit juste.

A leur grande surprise, la chapelle était éclairée.

: Qu'est-ce cela signifiait ?

On n'était pas entré là depuis des années ; cela
tenait du mystère pour sûr.

— Voudriez-vous aller voir ce qu'il y a ? demanda la
dame à son cocher.

— Ah ! dame, oui !

— Vous n'avez pas peur ?

— Ah ! dame, non !

En Bretagne on ne dit jamais ni un oui, ni un non,
sans le faire précéder du mot *dame*. C'est de rigueur.

Toujours est-il que le cocher, en homme qui n'avait
pas froid aux yeux, descendit de voiture, et se dirigea
tout droit vers la porte de la chapelle, d'où — je l'ai
dit plus haut — on pouvait inspecter l'intérieur.

Mais à peine avait-il collé depuis quelques instants
son œil à la vitre, que le pauvre homme tombait à
genoux, puis remontait précipitamment en voiture en
disant :

— Sauvons-nous !

Voici ce qu'il avait vu et entendu :

Au premier coup d'œil, à la lueur des cierges allumés
sur l'autel, il avait aperçu un prêtre en chasuble debout
aux pieds des degrés, et qui disait d'une voix plaintive
et lugubre :

— *Introibo ad altare Dei !...*

Trois fois le prêtre répéta ces premières paroles du
service divin, en faisant une longue pose à chaque
reprise.

La troisième fois, il attendit un peu plus longtemps,
la tête penchée en avant comme sous le coup d'un ac-
cablement désespéré ; puis il se retourna lentement
pour regarder autour de lui...

C'est à ce moment-là que le cocher était tombé à
genoux, les cheveux dressés d'épouvante.

Ce prêtre avait une tête de mort !

En une seconde, la vision avait disparu, et l'inté-
rieur de la chapelle était rentré dans les ténèbres.

Comme dans la légende canadienne, de retour chez
lui, le cocher, tout abasourdi, alla rapporter à son curé
de dont il avait été témoin.

Le prêtre devint pensif.

— Aurais-tu le courage d'y retourner ? demanda-t-il
après un instant de silence.

— Y retourner ?... ah ! mon Dieu !

— Pour sauver une âme du purgatoire ?

— Quand ?

— L'année prochaine, à pareille date et à pareille
heure.

— Vous me faites trembler !... et pourquoi faire ?

— Pour sauver cette âme en disant les répons de
la messe.

— Je ne les sais pas.

— Je te les enseignerai.

Le pauvre homme accepta avec courage sa mission
de dévouement.

L'année suivante, le soir de la Toussaint, à minuit,
il était là, seul, debout dans la porte de la chapelle
solitaire, tremblant de tous ses membres, mais résolu
à tout braver pour l'amour de Dieu et du devoir.

Tout à coup la chapelle s'éclaira, le prêtre fantôme
apparut dans la porte de la sacristie, et, le calice à la
main, vint se placer en face de l'autel.

— *Introibo ad altare Dei !* dit-il de sa voix lugubre.

— *Ad Deum qui latificat juventutem meam !* répondit
une voix qui venait du fond de la chapelle.

C'était le brave cocher qui, dominant la peur,

répondait avec intrépidité à cet appel de l'autre monde.

Les deux voix alternèrent longtemps.

— *Dominus vobiscum!* disait le prêtre en tournant vers la nef sa bouche sans lèvres et ses orbites sans yeux.

— *Et cum spiritu tuo!* répondait l'autre voix toute tremblante d'émotion et de terreur.

Et la messe continua ainsi jusqu'au bout.

Au moment de la bénédiction, le fantôme se retourna une dernière fois ; la tête de mort hagarde et grimaçante avait disparu pour faire place à une figure vaguement lumineuse et empreinte d'une ineffable expression de sérénité.

Et le cocher, agenouillé sur le seuil de la petite chapelle des bois, entendit une voix aux intonations célestes, qui disait :

— J'étais condamné à venir ici tous les ans dans la nuit de la Toussaint, jusqu'à ce qu'il se trouvât une âme charitable pour m'aider à dire une messe négligée par moi lorsque j'étais sur la terre. Il y a six cents ans cette nuit que mon châtement dure. Qui que vous soyez, je vous dois mon salut ; soyez bénis, vous et les vôtres, jusqu'à la septième génération !

Et faisant de la main une grande croix dans le vide, le prêtre ajouta :

— *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus Sanctus!*

Et, le dernier Evangile récité, la vision disparut.

Or, depuis cette époque, dit en concluant la personne qui me faisait ce récit, suivant la promesse du revenant, la bénédiction du ciel a paru s'attacher tout spécialement à cette famille, que tout le monde connaît au Pellerin. Tous ses membres ont prospéré d'une façon remarquable.

Maintenant croira qui voudra à cette légende.

En la racontant dans ses détails, j'ai voulu seulement signaler la curieuse ressemblance qui existe entre le récit breton et celui de M. Chauveau, ressemblance qui démontre que les deux récits, malgré leur localisation si différente, ont évidemment la même origine.

Suzanne Richette

FUGUE DANS LE PAYS BLEU

A. M. Firmin Picard.

La soirée était fort belle. Les rossignols chantaient et les rayons de la lune perçant çà et là le feuillage éclairaient la nature. C'était une de ces heures où "l'âme reprend vie, se relève, se dégage, et étend, comme pour prendre son vol, les grandes ailes de la pensée et du rêve."

Du haut de mon nid, blotti dans un bel orme, au feuillage touffu, à la tête arrondie, dominant des jardins ombrés, je contemplais la reine des nuits tout en me demandant comment je pourrais bien m'élancer à tire d'aile dans ses vastes domaines?... J'admirais le ciel bleu. Ce ciel qu'on ne peut se lasser de regarder, surtout quand on en a gardé la vision dans le bleu d'une nuit d'été ; ce bleu pailleté d'argent par l'éclat des astres, ce bleu subtil et translucide, ce bleu enivrant qui par les yeux entre, et peu à peu à la tête monte, monte, entourer d'azur toutes les pensées, et dérouler devant nous ce vif désir d'entrer Là-Haut pour y remercier "Notre Père"... Les heures s'envolaient inaperçues et délicieuses, parce que je rêvais et qu'autour de moi toute la nature chantait un délicieux concerto du Paradis terrestre.

Soudain, une petite lumière qui brillait entre les feuilles et tout près de terre, dans une clairière où fleurissaient des roses, attira mon attention. Je l'examinai attentivement et bientôt je vis s'avancer vers le rosier une petite sylphide glissant si légèrement qu'elle semblait voler. Elle était haute d'un pied, tout au plus, jolie à peindre, vêtue d'une robe à queue, en

gaze d'argent, coiffée d'une fleur de jasmin, et portait à deux mains une corbeille de filigrane pleine de fleurs variées. Elle venait, regardant sa corbeille, lorsque, levant les yeux, elle m'aperçut, et, s'écria d'une voix flûtée : "Déploie tes ailes, Fauvette, vite ! viens ici ! Ne sais-tu pas que notre Reine fête ce soir son quinzième printemps ? Voici des fleurs, fais un rosaire avec cette gerbe ; hâte toi ! il faut que tout soit prêt à mon retour. Je vais chercher ma harpe, et je me rends près du bassin de marbre blanc..." et, sans me laisser le temps de répondre, elle s'éclipsa, me laissant la corbeille où je trouvai la plus ravissante couronne qui puisse orner le front d'une reine de quinze ans. Elle se composait des fleurs les plus rares, les plus précieuses et les plus suaves, à commencer par celle qui fut toujours la fleur de choix, la fleur chérie de notre Mère Patrie : le

Lis, dont la coupe renferme des flots de parfum, l'Églantine, entourée de fins brins de

Miosotis, Près de la fleur d'azur au cœur d'or, des Orchidées, des Nymphéas, des Daphnés, et une fleur du ciel, une brillante étoile était venue tenir compagnie à sa sœur de la terre : l'

Immortelle symbolique autour de laquelle s'enroulait du Lierre dont d'autres rameaux souples et flexibles enlaçaient l'Aurélien, à la triomphante auréole, l'Ulm, la Sabieuse, ce joyau des plaines orientales, la Tubéreuse, et la reine des fleurs, la Rose aux pétales odoriférants sur lesquels brillaient des Émeraudes, emblèmes de douce espérance...

N'est-elle pas éblouissante la couronne de ma petite sylphide ? N'est-elle pas digne de notre Reine, me disais-je, ne me lassant pas d'admirer ce chef-d'œuvre et oubliant qu'il me fallait aller au plus tôt au bassin de marbre blanc où sans doute elle m'attendait. En effet, comme j'arrivais j'entendis une voix d'ange qui chantait, en s'accompagnant d'une manière ravissante. Son jeu délicat, agile et expressif, était vraiment merveilleux.

Pour ne pas perdre un mot de sa mélodie, j'osais à peine respirer. Elle disait :

"Tout en effeuillant quelques roses
Sous les pieds des petits enfants ;
Tu dévoiles aux plus savants
L'autre côté de bien des choses !

MONDE ILLUSTRÉ, mon doux trésor !
Reviens encor, reviens encor !

Le temps passe et nous vieillissons,
Mais toujours tes charmantes pages
Viennent donner à tous âges
Utiles et douces leçons."

Petite sylphide ! m'écriai-je, tu es une charmante Titania et ton aérienne Majesté m'enchanté ! Je vais léguer et tes fleurs et tes chants à la postérité.

Avec toi je souhaite longue vie à notre cher MONDE ILLUSTRÉ dont les pages aimées recèlent des articles écrits par et pour les Canadiens, et dont les historiettes et les légendes tracées par la plume d'or de notre Poète Lauréat n'effacent pas, malgré leur éclat charmant, les délicieuses gerbes glanées par la poétique Aimée Patrie. Pour nous, Canadiennes, il est doux de dire de notre Journal favori ce que Mme de Sévigné disait des fables de La Fontaine : "C'est comme un panier de cerises : on commence par manger les plus belles ; on finit par tout manger."

Fauvette

New-York, mai 1898.

Il n'y a pas de pire exploitation que l'exploitation religieuse. Personne n'a le droit de faire servir à ses fins personnelles ce grand, ce puissant sentiment qui nous domine tous dans ce beau pays du Canada. Dans un pays où il y a tant d'esprits honnêtes, de catholiques sincères, de disciples du vrai et du droit, il est facile de se faire des partisans au nom de la religion. Mais malheur à qui se fera de la religion un escabeau pour monter à des régions qui lui sont étrangères.—SIR J. A. CHAPLEAU.

LA GARDE MONTCALM

La Garde Montcalm !...

Montcalm ! que de souvenirs, quel nom soulevant l'enthousiasme, excitant l'amour de la Patrie !

En cette fête de Saint-Jean-Baptiste, notre fête, à nous, descendants des Paul de Chomedey, des Closse, des Daulac, des Varennes, des Champlain, des Frontenac, des Vaudreuil, des Hébert, toute une liste de noms faisant rêver à un bal de la cour, suivant l'expression d'un général italien ; mais si nous pouvions citer tous les noms des premiers colons, soldats dévoués de ceux que nous venons de nommer, que de beaux faits, que d'actions d'éclat nous rappellerions chez l'ancêtre de chacune de nos familles du Canada, en cette fête de Saint-Jean-Baptiste !

Les premiers colons, venus avec Paul de Chomedey, sire de Maisonneuve, vrai fondateur de Montréal, alors Ville-Marie, avaient fondé une garde du territoire, sous le vocable et la protection de la Sainte-Famille.

Est-ce un ressouvenir de cette époque héroïque qui pousse notre jeunesse à fonder des sociétés où l'on s'inspire des grands exemples, des vertus sublimes de ces hommes supérieurs des premiers temps de la colonie ?

Québec a sa garde Champlain, pour la ville haute ; la ville basse vient d'établir, à son tour la garde Montcalm dans un but entièrement patriotique.



Dessin de J.-E. Gauvin

S. G. Mgr Bégin, Révérendissime Archevêque de Québec, a écrit une belle lettre d'encouragement à ces nobles jeunes gens : nul doute que leur société ne se développe, et qu'ils ne trouvent quelque aide puissante autour d'eux.

Voici leur règlement à ce jour :

La Garde Montcalm de Québec a pour but :

1. De propager l'esprit militaire ;
2. D'unir entre eux tous les Canadiens-Français et catholiques ;
3. De leur fournir un motif de réunion et l'occasion de fraterniser et de se mieux connaître ;
4. De cimenter l'union qui doit régner entre les membres d'une même famille ;
5. De promouvoir par toutes les voies légales et légitimes, les intérêts religieux, nationaux et industriels de la population Canadienne-française et des membres de la garde en particulier ;
6. Enfin, d'engager tous ceux qui en font partie, à pratiquer mutuellement tout ce que la religion, l'honneur et la fraternité prescrivent aux enfants d'une même patrie :

La Garde Montcalm a choisi pour armes deux sabres croisés sur fond de gloire, entourés d'une triple couronne de lauriers, avec la devise significative : PLUS D'HONNEUR QUE D'HONNEURS.

Certes, ils y feront honneur, et les honneurs ne les feront pas changer !—DE BAILLEUL.

AURORE

Un long filet d'argent ondule à l'horizon,
L'indécise lueur sourit au vert gazon,
A la rose frileuse, aux rideaux du ciel pâle.
Sur la fleur qui s'éveille, une goutte d'opale
Mêle son chaste éclat aux premiers feux du jour,
Et la voix du pinson, tendre comme un amour,
Jette sa note vive à la vague lumière.
Écoutez : la nature à Dieu dit sa prière :
Fauvettes et bourreux, tous les jaseurs oiseaux,
Roulent leurs trilles fiers en des refrains nouveaux.
Mais, par de là les prés des brumeux Laurentides,
Empourprant la nue et les vagues limpides,
L'astre du jour, prenant lentement son essor,
Majestueusement montre sa crête d'or ;
Et les chœurs bercés au rythme poétique,
De leur salve d'amours, de chants et de musique,
Gazonillent en buvant des rayons de soleil.
Sur les crans du rivage où la mouette grise
S'ébat dans le parfum du salin qui la grise,
La lame avissi s'éveille, et déferlant sans lois
Au concert des oiseaux mêle sa grande voix ;
Partout l'on voit renaître un travail sans relâche,
Le laboureur au champ s'en va remplir sa tâche,
Le troupeau vient brouter le thym qui le séduit,
Tout frissonnant qu'il est des baisers de la nuit ;
Le papillon couvert d'une goutte azurée,
Secoue en s'envolant son aile diaprée ;
Le passereau prudent becquète dans le grain
Ce qui, de ses petits, apaisera la faim ;
Les grands bœufs somnolents commencent leur ouvrage,
Et crénelés de rocs, là-bas, l'humble village
Se réveille et s'anime au son de l'angelus.

J. Beaulieu

LA DERNIÈRE FLEUR DE MAI

A mon cousin Emery Beaulieu

Je ne la vis qu'une fois, et pourtant sa figure si douce et si souriante, je ne l'oublierai jamais.

C'était par un beau soir de juillet. A l'ombre d'un grand chêne, je me reposais des fatigues de la journée quand, accompagnée d'un jeune homme, elle apparut à mes yeux, pour la première fois.

Tous deux descendirent la côte, et jasant comme des oiseaux, se dirigèrent vers la petite rivière. Ils sautèrent dans une vieille embarcation : une poussée légère les éloigna du bord.

Je suivis attentif, leurs gestes, leurs mouvements. Comme ils paraissaient heureux ! Que c'était beau de les voir confiants, heureux, voguer sur l'onde murmurante, qui par son chant harmonieux, semblait vouloir bercer leurs amours !

Au premier détour de la rivière, ils disparurent à mes yeux. Pendant quelques instants, je restai là, pensif, le regard perdu dans l'infini.

Tout-à-coup, je tressaillis : les doux zéphirs du soir m'apportaient les accents émus d'un chant triste et mourant. Deux voix unies, deux voix douces et fraîches, dans le calme du soir, redisaient ce suave refrain : "O mon ami, ainsi que fait le lierre, je veux mourir où s'attache mon cœur."

Je prêtai une oreille attentive à ce chant que l'écho répétait tout bas dans le lointain ; mais bientôt, les voix s'éloignèrent, les mots m'arrivèrent moins distincts, et je ne compris plus que ce dernier vers :

"Je veux mourir où s'attache mon cœur."

Dans ce chant, où la voix de la jeune fille tremblait d'émotion, était contenue toute la candeur naïve d'un amour naissant. Que d'ivresse pour celui qui le chantait avec elle, ce suave refrain ! Heureux, mille fois heureux, celui à qui une femme a donné la primeur de son amour, cet amour si pur, si dévoué, et qui sait le conserver toute sa vie !

Quinze jours plus tard, le jeune homme partait pour le collège.

Entre eux, jamais il n'avait été échangé un mot d'amour et pourtant, cette séparation leur fut cruelle à tous deux.

La voiture est prête : les adieux sont terminés, et déjà le jeune homme touche au marche-pied de la voiture. Tout-à-coup il se retourne, s'approche de la jeune fille, et d'une voix émue :

— Elise, dit-il tout bas.

— Qu'est-ce ? mon ami.

— Je veux mourir ou s'attache mon cœur.

* *

L'année scolaire s'écoulait tranquillement.

La jeune fille se souvenait toujours des dernières paroles de celui que l'éloignement rendait encore plus cher. Ces paroles étaient pour elle une bien douce consolation ; c'était un chant qui la faisait vivre d'espérance : comme ils seraient heureux de se revoir aux prochaines vacances ! Ces mots, que tout bas elle aimait à répéter, à son retour il les lui disait encore avec quel bonheur.

C'est par un beau soir de mai. Frémissant sous les doigts de son maître, la lyre a résonné, et les couples rayonnants, tourbillonnent dans une atmosphère chargée de parfums. Emportée par les accords enivrants de l'orchestre, cette fraîche jeunesse présente le spectacle trompeur d'un bonheur sans mélange.

Retiré à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre, un jeune homme contemple ce tableau mouvant qu'il voit pour la première fois. Bientôt son regard s'attache à une seule personne et la suit avec anxiété. Parfois un sourire comprimé vient effleurer ses lèvres, mais son regard rivé sur un même objet, trahit une inquiétude vague.

Ce malaise apparent, cesse avec les derniers accords de l'orchestre.

— Jamais je n'ai rencontré si mauvais valseur. lui dit une jeune fille en souriant.

— Pourtant, mademoiselle...

— Non, je valsais contre mon gré... il n'en eût pas été ainsi, si c'eût été vous.

— Je regrette, mademoiselle, de ne connaître pas la danse et vous plains bien sincèrement d'avoir pour vous accompagner encore moins qu'un mauvais valseur.

— Ne parlez pas ainsi, je ne voudrais à aucun prix changer mon sort ; sans vous, je ne goûterais ici aucun plaisir, vous le savez bien.

— Je me souviendrai longtemps de ces paroles, mademoiselle.

— J'en serai la plus heureuse, et le souhaite de tout mon cœur.

Le pauvre jeune homme, il ajouta foi à ces paroles mielleuses ; il ne douta même pas qu'on pouvait le tromper : il se crut aimé. Alors, dans son esprit passa l'image douce et souriante d'une autre jeune fille qui l'aimait et qu'il avait aimée. Il eut comme un remords : avait-il le droit d'en aimer une autre ? Il hésita...

Vaincu par le sourire de cette nouvelle déesse qui se flattait, intérieurement, à la perspective d'une conquête de plus :

— Je puis bien l'aimer, se dit-il, puisque jamais je n'ai échangé mon cœur.

Et il oublia le jour où, tremblant d'émotion, il avait murmuré : "Je veux mourir où s'attache mon cœur."

* *

Le mois de mai arrive à son terme.

— Elise, tu ne renouvelles pas les fleurs devant l'image de la Madone ?

— Non, maman, pas aujourd'hui. Je n'ai plus qu'une fleur à lui offrir, et ce sera pour le dernier jour de mai.

— Quelle est cette fleur, ma fille.

— Mère, je crains de vous affliger ; mais je sais combien vous êtes bonne chrétienne et j'ose vous demander une dernière faveur.

— Une dernière faveur, mon enfant ? Parle, je souffre, je ne te comprends pas.

— Ma bonne mère, Dieu attend de vous le plus grand des sacrifices.

— Mon enfant, achève, quel est ce sacrifice ?

— Mère, c'est celui de votre fille : je veux me consacrer pour toujours à la cause divine.

A ces mots, la mère leva vers le ciel ses yeux mouillés de larmes et, se jetant dans les bras de sa fille :

— Mon Dieu ! dit-elle, que votre sainte volonté soit faite.

* *

— Richard, veux-tu chanter : "Je meurs où je m'attache."

— Bien volontiers, mon ami, répondis-je, et aussitôt je commençai :

C'était le soir, la discrète charmille,
De ses parfums, embaumait l'alentour ;
Et j'écoutais, naïve jeune fille,
Ses doux serments, son éternel amour.
Il murmurait...

Je me retournai : mon ami pleurait.

— Qu'as-tu ? mon ami. Tu pleures ?

— Richard, te souviens-tu du soir du bal ? de cette jeune fille que je conduisais ? Eh ! bien, Richard, elle ne m'aime plus... elle ne m'a jamais aimé.

— Pauvre ami, que tu es à plaindre !

— Au moins, Richard, toi qui es heureux, sois-le pour nous deux.

— Mon pauvre ami, ne regrette pas un cœur indigne de tien : sur la route, il se rencontrera encore des cœurs nobles et généreux, qui te feront oublier ce martyr d'un jour. Espère.

— Non, Richard, plus de bonheur possible pour moi ; car je ne puis plus désormais, croire à un amour vrai.

— Dans ta souffrance, n'oublie pas, mon ami, qu'un jour tu fus sincèrement aimé. As-tu jamais douté de l'amour de cette noble enfant ?... Ne crois-tu pas qu'il puisse s'en rencontrer une autre comme elle ?

— Richard, celle-là était un ange... et jamais... jamais je ne me pardonnerai de l'avoir fait souffrir. Oh ! si seulement je savais que, dans le cloître où maintenant elle doit vivre et mourir, elle garde en son cœur un bon souvenir de moi !

A. Beaulieu.

PETITE POSTE EN FAMILLE

NOTA.—Nos aimables collaboratrices, nos zélés correspondants, nous pardonneront que nous n'ayons pu répondre jusqu'ici à leurs lettres, dont quelques-unes sont en souffrance depuis plus d'un mois.

Si Josué vivait encore !...

Mlle Violette, Montréal.—Sous les haies fleuries, à travers les parfums les plus suaves, perce celui de la Violette timide. Pourquoi se blottit-elle si frileusement, quand tout s'épanouit dans les champs, sous la feuillée ?... A-t-elle déserté la Patrie Aimée ?

Mlle M.-L. D., New-York.—La Violette s'est dérobée : est-ce que nos gracieux chantres ailés l'ont suivie en sa retraite ?... Avez-vous reçu les documents demandés, envoyés le jour même de la réception de votre aimable missive ?

A.-H. de Trémandan, Montmartre (Assa).—Reçu toutes vos bonnes lettres et envois quelconques. Tout aura son tour. Expédiez-nous vos touchantes légendes.

Mlle Robertine.—Que de fois avons-nous prié, supplié, afin que tout manuscrit pour l'imprimerie ne soit pas écrit sur les deux faces du papier ! On ne doit écrire que d'un côté du feuillet. Nous serons forcé de faire comme les autres imprimeurs : jeter au feu les articles écrits des deux côtés du papier. Des remords nous prennent au moment de l'autodafé... nous étoufferons, un jour ou l'autre, ces remords intempestifs ! Il nous faut aussi, avons-nous dit cent fois, le nom et l'adresse de ceux qui nous envoient leurs compositions. Ce ne doit pas être chose bien... cruelle, que de donner son adresse et son nom ?...

A.-H. de Tr., Montmartre.—Reçu votre carte postale du 13 juin, qui m'a causé grand plaisir. Ainsi vous êtes Canadien : il est vrai qu'il suffit de lire votre superbe Saint-Jean-Baptiste pour s'en convaincre. Je vous félicite de tout mon cœur : vous écrivez en un style excellent, comme on sait écrire d'ailleurs au Canada.

Baron K. de V.—Pardonnez-moi si je n'ai pas rendu compte de ce que vous nous avez remis : hélas ! je suis si

en retard ! Je dois analyser plusieurs ouvrages, entre autres *Labrador et Anticosti*, du vénéré M. l'abbé Huard, Supérieur du Séminaire de Chicoutimi ; un superbe catéchisme de M. l'abbé Luche, P. S. S. ; le mois du S.-C., des Frères de la Charité de Boston ; enfin, bien des ouvrages, dont les auteurs attendent, depuis des mois !—J'ai peur d'être partial, en parlant de votre plaquette : or, vous le savez, ce serait non seulement fort mal, mais souverainement injuste. Étrangers, nous devons être jugés plus sévèrement que qui que ce soit. Vous qui faites de si gracieuse poésie, avez-vous voulu ce rythme haché, martelé, qui fatigue ; avez-vous voulu vous affranchir des règles, en faisant des vers... solitaires, et d'autres dont la rime plurielle correspond à une rime singulière, et parfois à une singulière rime ?—Vous voyez, dans quelle situation vous me mettez : d'un côté, notre amitié, vos poésies antérieures superbes—et celle-ci, que vous vous attendez peut-être à me voir louer. Il y un vers où se trouve quatre fois *moi* et ces quatre *moi* se suivent.—Je trahirais notre amitié, si je taisais ces défaillances, si je ne voulais que vous encenser.

M'en voudrez-vous ?—Vous savez qu'un ami véritable est celui qui ne craint pas de faire des remontrances quand il y a lieu.

RETOUR DE L'ÉTÉ

BONHEUR DE LA VIE CHAMPÊTRE

M. Arthur Bellefeuille, modeste cultivateur, habite la rive droite du Saint-Laurent, à deux milles d'un village retiré.

Son humble maison, encadrée de verdoyants arbrisseaux, est sise non loin du fleuve, qui lui montre en passant ses flots argentés. Un petit jardin, adossé à la blanche chaumière, est planté de légumes qu'ombrent quelques arbres fruitiers.

Il est le joyeux rendez-vous de la paisible famille et le théâtre de ses scènes sémillantes et enfantines. Des plantes variées ornent délicieusement un joli parterre composé avec élégance. Le lis, le dahlia, la violette, la fougère et cent autres fleurs, non moins pimpantes, sont autant d'encensoirs odoriférants que balance le souffle matinal.

Cet agréable chalet, ainsi posé, est comme une riante corbeille de verdure, agitée par la brise au lever de l'aurore.

Le vaste terrain confié à la main agricole du propriétaire, s'étend du rivage jusqu'au delà d'un bosquet touffu qui délimite sa riche possession. Les oiseaux viennent à l'envi entonner leurs hymnes divins sur la cime abaissée de ce bocage solitaire.

Un bruyant ruisseau descend de la colline et va se cacher, fatigué, sous une verte pelouse où, à l'ombre d'une jaune moisson, le saule abreuve ses tiges altérées au passage ralenti des ondes expirantes. Les jeunes enfants du noble fermier, le *truble* en main, poursuivent au sein du clair liquide le folâtre anchois qui, dans son trajet capricieux, se rit de la marmaille alarmée de ne pouvoir l'atteindre.

A quelques stades du manoir, une large prairie livre ses épis naissants aux larmes de l'aube timide et aux tièdes haleines du couchant. Plus loin, le sol élevé et légèrement rocailleux est couvert d'une fraîche moisson que doront bientôt les rayons bienfaisants du soleil arrivé au milieu de sa carrière.

Ce fier plateau qui commande le voisinage, reçoit tour à tour les visites du zéphyr qui rafraîchit son front brûlé par les autans, et celle de la galeine qui épanche sa douce rosée sur sa luxuriante parure.

Au pied du monticule un nombreux troupeau aux allures rajeunies pâit en silence dans un gras pâturage.

Les blancs agneaux bondissent allègrement autour de leurs mères qui broutent l'herbe tendre au flanc de la colline.

Cette dernière ouvre et présente, aux troupes errantes, son sein fertile d'où jaillit une source toujours renaissante.

Mille arbres au port svelte et délié, ceignent comme d'un ruban d'émeraude ses champs spacieux et féconds.

Cent autres, courbés sous le riche poids de leurs fruits, invitent les gais paysans à venir soulager leurs rameaux opulents qui refusent de prêter davantage le secours de leurs bras fatigués.

Qu'elle est délicieuse la campagne, lorsqu'elle est parée du faste et des brillants atours que lui prodigue la belle saison.

La joie, le bonheur, le calme y naissent volontiers.

Elle attire en foule les plaisirs purs qui désertent les bruyantes cités.

L'homme des champs voit sa jeune famille croître à l'ombre de la vertu et du devoir comme le frêle olivier au bord d'une claire fontaine. Quelle différence entre la vie du campagnard et celle de l'habitant des villes ?

Celui-ci traîne son existence languissante dans les ombres souillées de la fumée qui dérobe l'azur des cieux.

Celui-là coule des jours tranquilles sous un ciel serein et souvent sans nuage.

De soyeux flocons s'élèvent parfois à l'horizon, mais leurs plis diaprés ne recèlent rien d'alarmant ; ils verseront demain dans son âpre sillon une ample fécondité.

Le citadin s'énerve à l'impitoyable tintamarre des lourds véhicules gémissant sur l'inégal pavé des rues.

Le paysan au contraire, n'entend que le babil du gai ruisseau qui court dans son lit de mousse, et les causeries des petits oiseaux qui passent sous la feuillée.

Ainsi tous les avantages sont pour l'homme des champs.

La joie et le bonheur cheminent à ses côtés ; les charmes qui fuient le tumulte des villes s'attachent à ses portes et l'escortent jusqu'au terme de sa laborieuse carrière.

Québec, 1898.

J.-L. VACHON.

L'AMOUR DU VIEUX DRAPEAU

*O Canada, douce terre natale,
Reçois, hélas ! mes éternels adieux :
Je vais là-bas, aux rives d'où s'exhale
—Parfum divin,—la gloire des aïeux.
Je vais revoir la bannière chérie
Qui salua l'aurore de tes jours ;
En combattant je vais donner ma vie
Pour ce drapeau, mon espoir, mes amours.*

*Ah ! d'Albion je vante la clémence
Et de ses lois garde le souvenir ;
Mais, pour mon cœur, je le donne à la France,
Sous son beau ciel que j'aimerais mourir !
Oui, de mes ans, dans la France bénie,
Pauvre soldat, je veux finir le cours ;
En combattant je vais donner ma vie
Pour ce drapeau, mon espoir, mes amours.*

*Adieu, coteaux, mes sublimes montagnes,
Ciel rose et pur, horizons étendus !
Adieu, vallons, mes riantes campagnes,
Beau Saint-Laurent, je ne te verrai plus !
Là-bas, là-bas, la gloire me convie,
Ah ! dans ses bras, armes en main, j'accours ;
En combattant je vais donner ma vie
Pour ce drapeau, mon espoir, mes amours.*

*Et cependant, je quitte ma chaumière,
Le vieux clocher, la route du hameau !
La blanche croix, le petit cimetière
Où mes aïeux dorment dans le tombeau !
Je le sens, là, dans mon âme attendrie,
Ces lieux si doux je quitte pour toujours ;
En combattant je vais donner ma vie
Pour ce drapeau, mon espoir, mes amours.*

*Le souvenir, dans l'immortelle France,
O ! mon pays, me parlera de toi ;
A l'étendard, jadis ton espérance,
Je chanterai ton amour et ta foi.
Adieu, je pars ! adieu, douce patrie !
Doigne, sur toi, le Ciel veiller toujours !
Adieu, là-bas, je vais donner ma vie
Pour ce drapeau, mon espoir, mes amours !*

V. LAFLEUR

Montréal, juin 1898.

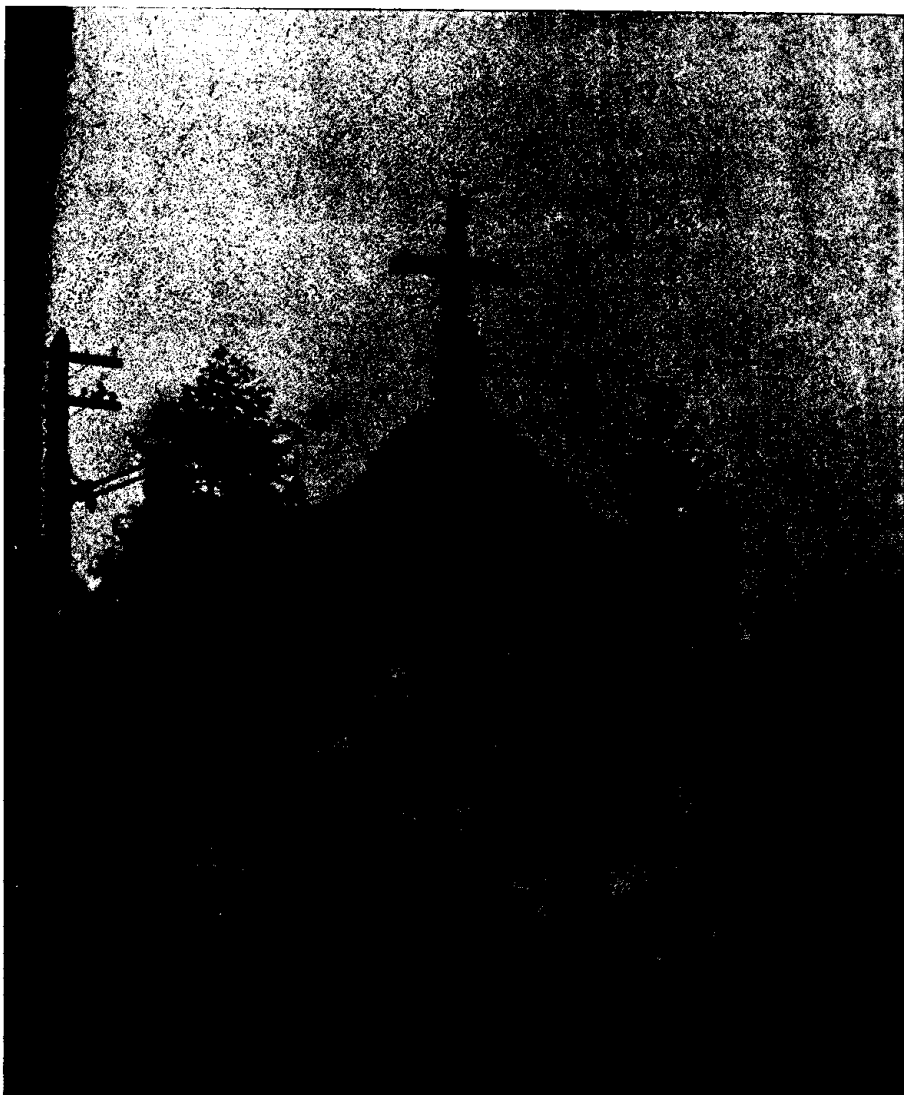


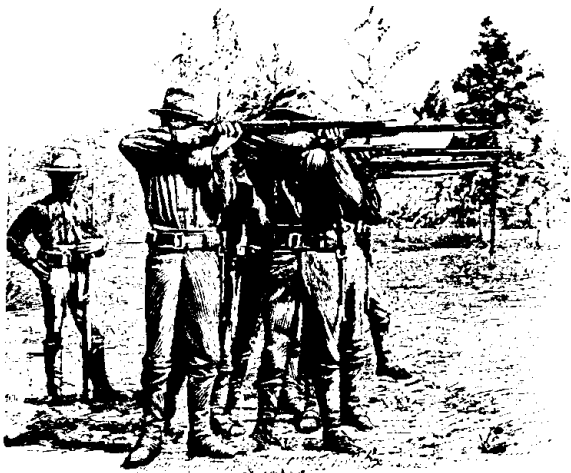
Photo. J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame.



LE 3^e RÉGIMENT EN MANŒUVRE.



GÉNÉRAL MILES.



FEUX DE SALVE PAR ESCOUADE.



EXERCICE EN ORDRE DISPERSÉ.



LE 9^e RÉGIMENT D'INFANTERIE EN LIGNE.



CHARGEMENT DES MULETS



DÉBARQUEMENT DU 9^{ÈME} RÉGIMENT DE CAVALERIE

LA GUERRE HISPANO-AMERICAINE.—Tampa : Concentration des troupes américaines désignées pour l'expédition de Cuba



M. DAMASE MASSON,
Président général de l'association



M. ALPHONSE DAVID,
Trésorier général



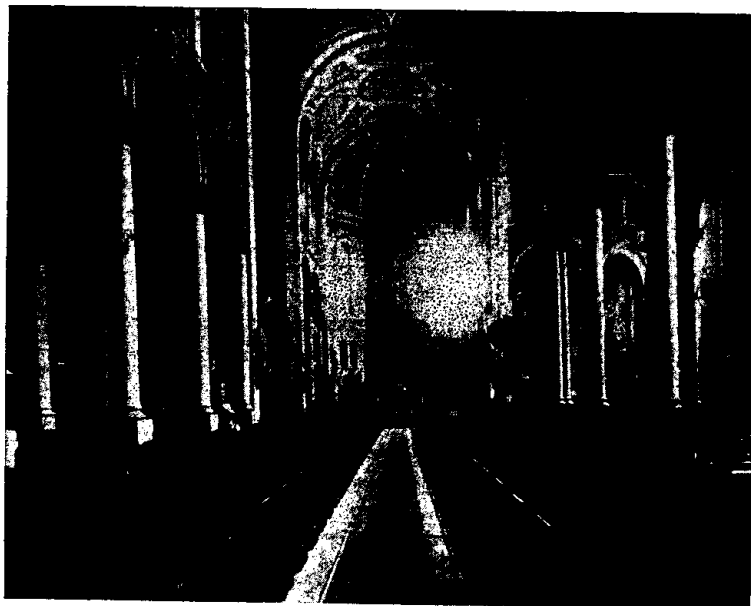
DR G.-H. MERRILL,
Président



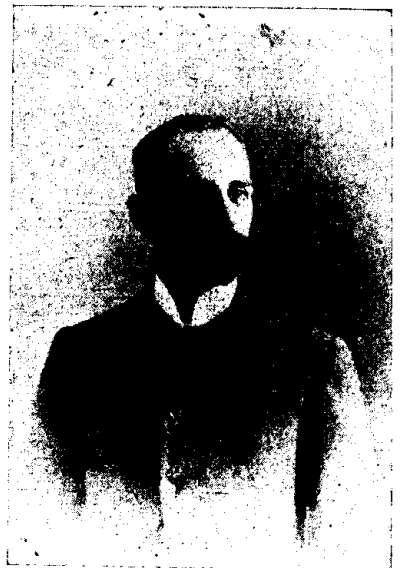
DR A.-N. RIVET,
2ème vice-président du comité de la séance



M. J.-A. MADORE, prés du comité du bouquet



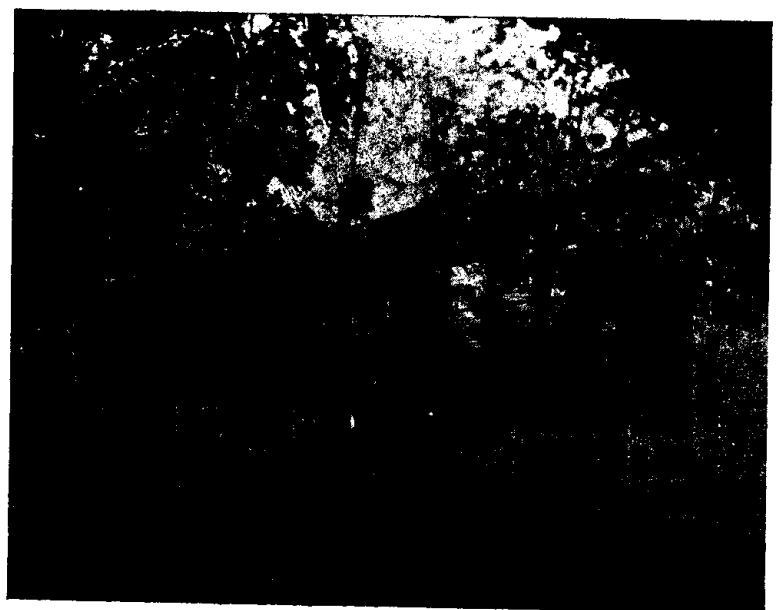
L'INTERIEUR DU GESU, RUE BLEURY



M. C.-P. BEAUBIEN, Trés. du com. de la séance



PREMIER COLLEGE RUE SAINT BERNARD (1848)



Photos Emile Lacas, 1729, rue Ste-Catherine
DEUXIEME COLLEGE RUE SAINT-ALEXANDRE

LE CINQUANTENAIRE DU COLLEGE SAINTE-MARIE DES PERES JESUITES A MONTREAL

NOTRE PAGE MUSICALE

AU RÉVÉREND PÈRE TURGEON, recteur du collège Sainte-Marie

COUPLETS DU CINQUANTENAIRE

1848 - 1898

(SOLO DE BARYTON ET CHŒUR À TROIS VOIX)

Musique de ARTHUR LETONDAL.

SOLO, avec humour.

ALLEGRO. *f* *af* *p* *bien rythmé.* *FIN.*

PIANO.

Sait - on bien pour-
 quoi fut fon - dé Le col - lè - ge Sain - te - Ma - rie Là - des - sus j'ai bien mé - di - té Et j'ai trou - vé sans
otto voce.
 van - te - rie Par mes seu - les ré - flex - i - ons Sept ou huit fa - meu - ses rai - sons.
rit. f a tempo. vigoureusement. *rit. f a tempo.* *sf* *suivez.*

CHŒUR.

1^{ER} ET 2^{MS} DESSUS
 BASSE

Di - tes - nous pour - quoi fut fon - dé Le col - lè - ge Sain - te Ma - ri - e A ça nous n'a - vions point son - gé
p *p* *af* *p*

A ça nous n'a - vions point son - gé. On vous re - mer - ci - et D.C.
poco cresc. *ff* *ff* *D.C.*

II
 D'abord, ma première raison
 Qui n'est pas du tout satirique,
 C'est qu'il n'est pas de nation
 Que la race jésuitique
 D'envahir ne trouve moyen
 Pour instruire et faire du bien. (CHŒUR)

III
 Ecoutez une autre raison
 Qui renverse la politique.
 Sans ladite fondation
 On n'eût point cru qu'il fût pratique
 D'avoir quelque part constamment
 Un excellent gouvernement. (CHŒUR)

IV
 Voici ma troisième raison
 (Qu'il ne faut pas croire historique):
 Ce collège, à Québec, dit-on,
 Dormait d'un sommeil léthargique:
 C'est pour qu'il pût se réveiller
 Qu'on dut ici le transporter. (CHŒUR)

V
 Pour ma quatrième raison,
 Elle me paraît sans réplique,
 Il fallait que cette maison
 Produisît notre maire unique.—
 Et nous tous, excellents esprits
 Qui sommes ici réunis.— (CHŒUR)

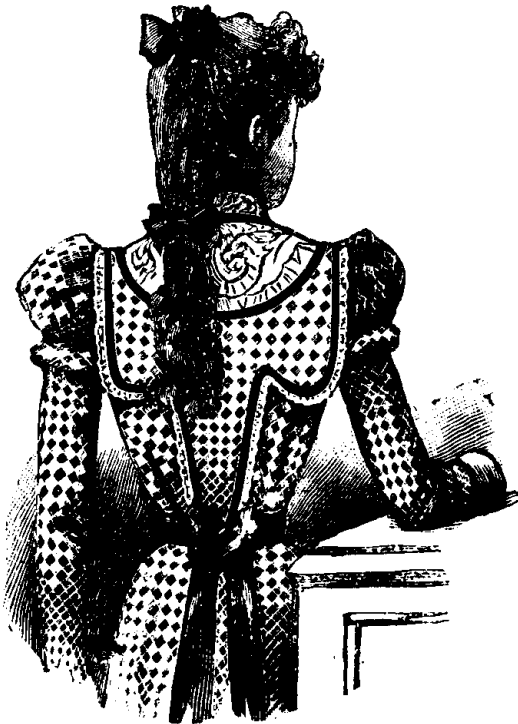
VI
 Voici ma dernière raison
 Qui me rend tout mélancolique:
 Otez cette fondation,
 Adieu cinquantenaire épique!
 Adieu plaisir à l'unisson!
 Mais adieu surtout... ma chanson! (CHŒUR)

CORSAGE POUR FILLETTE DE 8 A 12 ANS

PARC SOHMER



DEVANT



DOS

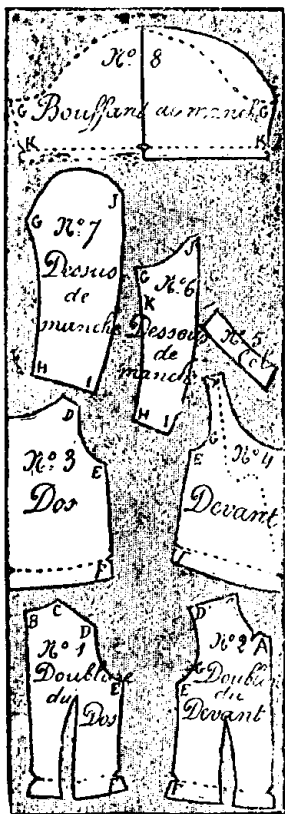
LA MODE

UN HÉROS EN PAROLES

EXPLICATION DU CORSAGE POUR FILLETTE

Ce charmant modèle peut se faire en foulard, en mousseline de laine ou lainage de fantaisie ; un ruban entouré de dentelle simule le plastron devant et dos, l'empiècement est recouvert de guipure ainsi que le col.

Il se compose de huit morceaux :



No 1.—Doublure du dos ; ajustée par une couture au milieu et une pince.

No 2.—Doublure du devant ajustée par une pince ; se raccorde au dos par GD, à l'épaulette EF au-dessous du bras.

No 3.—Dos d'une seule pièce, décolleté et formant blouse.

No 4.—Devant également décolleté ; un pointillé marque de plastron. Il se raccorde au dos par D, à l'épaulette EF sous le bras.

No 5.—Col droit ; se raccorde au devant à A, au dos à B.

No 6.—Dessous de manche.

No 7.—Dessus de manche ; se raccorde au-dessous par GHIJ.

No 8.—Bouffant de manche ; un pointillé marque le dessous. Il se

raccorde à la manche, à GH, 2 crane marquant la hauteur de la tête froncée.

Cette manche toute finie se monte à l'emmanchure du devant à G.

Métrage : 1 verge et demie de tissu en 1 verge ; 5 verges 6 pouces du ruban No 5 ; 3 verges de dentelle.

Une femme de devoir est une femme qui ne cherche pas de romans dans la vie, car il n'y en a pas de bons ; qui n'y cherche pas la poésie, car le devoir n'est pas poétique ; qui n'y cherche pas la passion, car la passion n'est que le nom poli du vice.—OCTAVE FEUILLET

“ Moi, disait un enfant, je n'ai pas peur du loup !
Et, sur un ton menaçant et superbe ;
“ Qu'il vienne, ajoutait-il, je l'étrangle du coup
Et je le fais rouler sur l'herbe !
Moi, je suis fort, je suis brave, je suis... ”

Une souris
Sortant de sa cachette
Interrompt le héros, qui pâlit, perd la tête
Et se sauve en poussant des cris.

De même qu'on connaît l'ouvrier à l'ouvrage,
C'est aux actes surtout qu'on juge le courage.

F. BATAILLE

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—D. Gravel, 998, rue Berri ; Mme Théophile Carre, 607, rue Brébœuf ; M. Villeneuve, fils, 81, rue St-Denis ; A. Thibodeau, 484, Avenue Laval ; A.-T. Williams, 227, rue Roy ; A. Lapointe, 313, avenue de l'Hôtel-de-Ville ; Mme Joseph Cusson, rue Notre-Dame ; Mme Eva Blanchard, 125, rue Chatham.

St-Henri de Montréal.—Mlle A. Hébert, 1, Avenue du Park.

Québec.—Mme Traversy, 38, rue St-Joseph, St-Roch ; Mme Rosier, 92, rue de l'Eglise, St-Roch ; J. Roy, 165, rue Richelieu ; M. Lamontagne, 170, rue St-Olivier ; Jules Guénette, 254, rue d'Aiguillon ; D. Langlois, 227, rue d'Aiguillon ; Mme Hudon, 23, rue Ste-Hélène, St-Roch ; Mme Théophile Béland, 447, rue St-Jean ; Mme Joseph Dumont, 256, rue St-Jean ; V. Bédard, 95, rue St-Patrick.

Sherbrooke.—Louis Fisette.

Beauharnois.—Mlle Hubertine Bisson, Villa des Ormes.

Ottawa.—J.-B. Larose, 190, rue Saint-Patrick.

Fraserville.—Mme veuve D.-L.-N. Fortin, Hôpital.

Longueuil.—Napoléon Robert.

Louiseville.—Mlle Blanche Pelland.

Saint-Valier de Bellechasse.—Mlle Zulma Mercier.

Manchester N. H.—Adélar Lambert, 133, rue Merrimack.

Wellington, B.C.—Hercule Gauthier.

Chisholm Me.—Auguste Loyer.

Salem, Mass.—Louis Letournean, 17, rue Palmer.

MM. les Astronomes, qui conduisent de leur science infailible le soleil et les astres, règlent les saisons et dispensent la pluie ou le beau temps... quelquefois, ont décidé, dans leur sagesse, que l'hiver est fini, que l'été bat son plein. Mais nous, qui ne sommes pas astronomes, nous gelons, nous cuisons tour à tour, et les saisons se moquent bien des limites qu'on leur assigne. Allons donc nous rafraîchir ou nous réchauffer selon le cas, au Parc Sohmer, tous les jours, l'après-midi à 3 heures et le soir à 8 heures.

Les visiteurs qui se rendent au Parc, ne devraient pas manquer d'aller voir le radioscope. Ils y verront de magnifiques vues représentant les derniers événements de la guerre hispano-américaine.

JEUX ET AMUSEMENTS

VERS A RECONSTRUIRE
Les deux chauves

Deux chauves virent briller un jour certain morceau d'ivoire dans un coin ; chacun d'eux dispute, veut l'avoir, et coups de poing. Le vainqueur y perdit le peu de cheveux gris qui lui restaient encore, comme vous pouvez croire. Pour prix de sa victoire, le beau trésor qu'il eut était un peigne.

LOGOGRIPE

Quatre pieds forment mon entier,
Et l'on me voit sur toute table,
N'étant pas moins indispensable
Au grand seigneur qu'au roturier,
Si l'on supprime mon premier,
Je suis rivière navigable,
Et je féconde intarissable
Les champs qui bordent le sentier.
De mon second, si l'on me prive,
Je suis encore sur mainte rive
Arbre superbe et toujours vert.

SOLUTION DU PROBLÈME PARU DANS LE N° 738

Rébus graphique.—Enée s'enfuit de Troie en emportant son père sur ses épaules.

Charade.—L'orteil.

GRAVURE-DEVINETTE



—Tout le monde se sauve, et voici deux jeunes gens sans souci de la pluie. Où ont-ils donc mis leur parapluie ?

Au quartier :

Un caporal qui prend des leçons d'orthographe est en train de subir une dictée :

—Comment ! lui dit le professeur, vous écrivez “ apercevoir ” avec deux “ p ! ” Enlevez-en un bien vite.

Le caporal très perplexe :

—Lequel ?

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Enfin, le regard de Rose se fixa sur son enfant et deux grosses larmes s'échappèrent.

Son corps maigre fut secoué par une légère convulsion, puis elle leva le bras, comme si la vaillante femme voulait encore protéger le petit être....

C'était fini.

—Mon pauvre enfant ! sanglota Etienne Poulot, te voilà orphelin.

LVII

AUX ENFANTS-ASSISTÉS

Il était quatre heures du soir quand Rose mourut.

Mme Midoux demanda à Etienne s'il voulait se charger des formalités d'usage.

Le pompier, qui avait obtenu une permission de son capitaine, répondit affirmativement. Il alla déclarer le décès à la mairie.

—Vous vous entendrez avec les pompes funèbres, poursuivit la cuisinière.

—Quelle classe faut-il prendre ?

Ils se regardèrent tous deux. Dans leur émoi, ils n'avaient pas pensé à ces tristes détails.

Ils firent quelques recherches : il fallait, en effet, pouvoir payer les frais des pompes funèbres.

Ce fut en vain : ils ne trouvèrent pas un centime. Chose qui parut fort singulière à Etienne Poulot.

Il fallut se contenter du corbillard des pauvres. Etienne et Mme Midoux suivirent seuls le corps de la malheureuse Rose.

En rentrant du cimetière, Etienne prévint le commissaire de police de l'arrondissement : il fallait songer à Claudinet. Si Etienne l'eût pu, il eût gardé l'enfant : son service ne le lui permettait pas.

Le commissaire de police fouilla tout l'appartement, mais ne put rien découvrir non plus. Il dit donc à Etienne et à Mme Midoux, que leur protégé serait envoyé aux Enfants-Assistés ; il chargea un de ses agents de conduire l'enfant, tandis qu'un autre faisait vendre ce qui restait de mobilier, afin de payer les frais de l'enterrement de Rose et quelques petites dettes dans les boutiques environnantes : l'épicier, le boulanger, le marchand de vin, etc.

Les enfants confiés à l'administration des Enfants-Assistés, étaient, dès leur entrée, divisés en deux classes : les tout petits et ceux qui pouvaient déjà rendre quelques services.

Aux premiers, on donnait des soins immédiats. Les seconds pouvaient être dirigés sur la province dans les délais ordinaires ; les uns iraient en nourrice, les autres seraient confiés à des travailleurs agricoles qui, moyennant une faible indemnité, se chargeraient d'élever le pensionnaire qui leur était confié.

Mais, quand le docteur eut regardé Claudinet, et qu'il se fut renseigné sur les motifs de l'admission, il s'écria :

—Quel est l'imbécile qui nous envoie un enfant dans ces conditions ?

Le fils de Rose Fouilloux se mit à tousser.

—C'est à l'hôpital de l'Enfant Jésus qu'il aurait fallu transporter ce bébé, continua le médecin.

L'employé, qui assistait à la visite, répondit :

—Il est temps encore.

—Mais non ! protesta le docteur.... Le petit malheureux n'a plus que le souffle.... Il n'arriverait certainement pas en vie au faubourg Saint-Antoine.

—Alors....

—Installez-le à l'infirmerie et envoyez-moi sœur Simplice.

Claudinet, bien sage sur la banquette où on l'avait assis, leva les yeux sur le docteur.

—On va te soigner, mon petit homme, lui dit celui-ci.... Nous allons essayer de te remettre d'aplomb avant de t'envoyer au loin.

Et il ajouta en lui-même.

—Ce pauvre bambin, en fait de voyage, me paraît bien près du grand.

Le docteur Beautreillis était d'une taille moyenne, mais très trapu.

Ses yeux perçants et sa barbe noire embroussaillée effarouchèrent Claudinet ; cependant, quand le docteur lui eût parlé, l'enfant se rassura un peu ; la voix était bienveillante et bien timbrée.

Un garçon de salle prit très doucement Claudinet dans ses bras et s'appréta à l'emporter.

Sœur Simplice entra.

Claudinet joignit les mains ; il crut voir la sainte Vierge.

La religieuse avait vingt-cinq ans. Pâle et mélancolique, son regard reflétait des peines intimes, que le temps et la profession n'avaient pu faire oublier.

Très belle, même sous l'humble costume de fille du Seigneur, sœur Simplice appartenait à l'ordre hospitalier des Dames de la Consolation.

Personne ne savait le secret enfoui au plus profond de son cœur. Quel que fût le douloureux mystère de sa vie, la jeune fille en entrant en religion n'avait pas voulu demander au cloître une tranquillité d'âme qu'on n'y trouve jamais complètement, malgré sa discipline austère et l'assujettissement de ses exercices pieux.

Elle avait considéré que cette retraite du monde dissimulait en général un orgueil et un égoïsme spéciaux, et que Dieu ou même l'Eglise, dans leurs commandements, n'avaient jamais exigé qu'une créature descendît par anticipation dans la tombe.

L'absence de tout souci en ce qui concernait les êtres chers, la sécurité du lendemain et l'abandon de toute responsabilité constituaient pour la religieuse un sort qui ne ressemblait aucunement au martyrologe.

Elle n'avait pas voulu s'ensevelir inutilement dans la cellule d'un couvent, n'admettant, dans l'ordre philosophique, rien qui ressemblât au suicide ou à la désertion.

Elle se disait dans son ardente foi de vraie chrétienne que Jésus avait porté sa croix devant tout le monde, en marchant au supplice.

Sœur Simplice avait souffert ; elle ne se contenterait pas de prier avec plus ou moins de ferveur pour son prochain ; elle le soulagerait matériellement, tout en suppliant le ciel de bénir ses efforts.

Elle avait choisi un ordre qui s'occupait de l'enfance, donnant satisfaction sans doute aux instinctives aspirations maternelles que toute femme de cœur conserve, quelle que soit sa condition sociale.

Sœur Simplice regarda Claudinet avec une grande compassion.

Le docteur s'écria :

—Vous voudriez bien que je vous le confie, n'est-ce pas, ma sœur ?

—Pauvre chérubin ! murmura la religieuse.

—Les règlements s'y opposent un peu.

—Comment ! docteur, répliqua sœur Simplice, d'une voix angélique, n'y a-t-il pas ici une infirmerie ?

—Oui, mais l'effectif est au complet.

—Ce n'est pas cet enfant qui tiendra beaucoup de place.

—Voilà ce que vous me dites chaque fois, sœur Simplice, et j'ai la faiblesse de vous écouter.

—Vous êtes tout-puissant en pareil cas.

—Vous allez un peu prétendre que je remplace le bon Dieu.... Votre bon Dieu.

La religieuse baissa la tête ; il comprit qu'il l'avait affligée. Beautreillis, tout libre-penseur qu'il était, était un galant homme.

—Allons ! reprit-il, je cède encore.

Le regard de sœur Simplice le remercia.

—Seulement.... hum !.... Vous vous engagez à bien le soigner. Il lui faut autre chose que de l'eau bénite à cet enfant-là.... Prenez-le.... Je vais vous indiquer tout de suite comment il faut le traiter.

Claudinet fut transporté au fond d'une grande cour dans un bâtiment qui donnait sur le jardin.

En se voyant dans un dortoir d'une propreté méticuleuse, l'enfant se sentit tout de suite moins malheureux.

Sœur Simplice le déshabilla et le coucha dans un lit où les rideaux immaculés ressemblaient à de grandes ailes blanches.

Claudinet demanda candidement :

—Est-ce que je suis dans le paradis ?

—Non, mon enfant, répondit la religieuse, émue jusqu'aux larmes. Vous irez plus tard.

—Est-ce encore plus beau qu'ici ?

—Oui, mon mignon.... Pour y aller, il faudra bien faire votre prière.

—Je ne sais pas, dit Claudinet avec confusion.

Et il eut un geste comme pour retenir sœur Simplice qu'il redoutait de voir s'éloigner après un tel aveu.

—Eh bien ! reprit-elle, je vous apprendrai.

Claudinet lui posa encore une question :

—Est-ce que c'est vous qui remplacerez ma pauvre maman ?

Sœur Simplice n'était pas aussi bien renseignée que le docteur Beautreillis ; elle n'avait pas demandé si son nouveau petit protégé avait été trouvé, abandonné ou recueilli ; son admirable charité ne connaissait pas ces classifications ; son dévouement n'avait pas besoin d'être éclairé.

Elle interrogea l'enfant.

—Où est-elle donc, votre maman ?

—Dans le cimetière.

Sœur Simplice soupira, hocha douloureusement la tête et répliqua :

—Vous prierez aussi pour elle afin de la retrouver dans le ciel.

—Ma pauvre maman ! reprit Claudinet, elle se mettait en ribotte, mais je l'aimais bien tout de même.

Sœur Simplice entrevit un nouveau coin de l'enfer parisien et elle regarda avec plus de commisération encore le petit malheureux qui y avait été plongé, à l'âge où tout est joie et espérance pour les enfants fortunés.

Le Dr Beautreillis arriva. Il auscultait Claudinet et lui demanda les renseignements que le petit pouvait lui fournir ; bien qu'ils fussent sommaires, on le comprend, le médecin savait à quoi s'en tenir.

D'ailleurs, en praticien consciencieux, il s'était fait communiquer les rapports du commissaire de police, et il n'ignorait pas que Rose Fouilloux était morte de la poitrine.

Sœur Simplice consultait le médecin du regard. Il lui dit tout bas :

—Si nous le tirons de là, il aura de la chance.

—Son état n'est pas désespéré ? interrogea-t-elle sur le même ton.

—A cet âge-là, on ne sait jamais.

—Nous le sauverons, docteur.

—Ce qu'il y a d'indubitable, c'est que ce petit serait mort très prochainement, si on ne l'avait pas soigné.

—Allons ! M. Beautreillis, répliqua la sœur, vous aurez une bonne action de plus sur la conscience....

—Pour avoir fait mon devoir ?

—Vous aurez, ce qui vous touche davantage, une nouvelle cure qui vous fera honneur.

—Ah ! comme vous savez me prendre par mon faible, répondit le médecin, qui griffonnait déjà son ordonnance.

Ensuite, il fit les plus minutieuses recommandations à la religieuse, qui les grava dans sa mémoire.

Claudinet, du fond de son lit, regardait avec beaucoup d'étonnement ces deux êtres qui lui montraient tant d'intérêt.

Il était encore quelque peu disposé à trembler devant l'homme qui avait une barbe si terrifiante, mais il adorait déjà la bonne sœur, qui lui avait dit de si jolies choses.

Le gros chagrin qu'il avait éprouvé en voyant sa pauvre maman mourir était moins aigu.

A cet âge les impressions tendent à s'effacer si vite.

Le fils de Rose Fouilloux n'avait jamais couché dans un lit aussi doux. Il se sentit envahi par une invincible envie de dormir ; ses yeux se fermèrent ; il s'assoupit.

Quand il se réveilla, sœur Simplice lui présentait une tasse contenant de la tisane chaude, dans laquelle une cuillerée de la potion prescrite avait été versée.

Claudinet fit une légère moue ; il redoutait quelque boisson mauvaise à prendre ! mais celle-là était sucrée et il l'avalait sans se faire prier.

Le lendemain, sœur Simplice l'habilla et le présenta à ses petits compagnons de l'infirmerie.

Ils étaient une douzaine couchés dans le dortoir. Chacun avait un beau lit blanc comme Claudinet.

Il n'y avait pas là d'enfant en danger de mort ; ils avaient été amenés dans un état pitoyable à la maison de la rue Denfert-Rochereau, mais c'était la misère et la faim qui les avaient affaiblis.

Claudinet n'avait pas connu ces souffrances, et c'était lui pourtant qui inquiétait le plus le docteur.

Quelques jours s'écoulèrent. L'enfant devint moins faible, l'appétit lui revint.

La sœur communiquait au docteur tout ce qu'il l'avait priée d'observer ; M. Beautreillis écoutait avec attention et restait silencieux.

Sœur Simplice aurait voulu qu'il prononçât une bonne parole ; mais il ne s'illusionnait guère.

Certainement, le changement d'habitudes, les soins hygiéniques et surtout l'intelligente médication ordonnée produisaient certains effets immédiats.

Restait à savoir si le mal vigoureusement enrayé ne tenterait pas, dans un avenir plus ou moins rapproché, un retour offensif.

Deux petits du dortoir étaient complètement rétablis : ils ne pouvaient rester à l'infirmerie ; ils quittèrent donc la salle Saint-Nicolas pour être expédiés dans le département du Nord où ils

allaient recommencer une existence peut-être aussi pénible que celle qu'ils menaient avant d'être recueillis, épaves vivantes, par l'Assistance publique.

Ils firent insouciantement leurs adieux à leurs camarades.

Ils avaient déjà oublié les tourments d'autrefois et s'imaginaient qu'une administration aussi paternelle que celles qu'ils quittaient continuerait à remplacer auprès d'eux leur famille inconnue ou disparue.

Quand Claudinet les vit partir, son cœur se serra.

Il dit à la sœur Simplice :

—Vous ne me renverrez pas moi, dites ?...

—Hélas ! mon pauvre enfant....

—Je veux toujours rester avec vous.

La religieuse, tout en soignant avec une égale sollicitude les autres petits malades, affectionnait de plus en plus Claudinet.

Elle lui donnait des tartines de confiture supplémentaires, restait plus longtemps auprès de son lit, quand elle le couchait, lui prodiguait plus de tendres paroles. C'est qu'elle avait vu que l'âme de cet enfant était toute blanche comme les rideaux de son lit. Les



Quand il se réveilla, sœur Simplice lui présentait une tasse.—Page 141, col. 1.

autres malheureux, si jeunes qu'ils fussent, trahissaient leur origine. Il y avait déjà dans ces cerveaux de l'entêtement, de la dissimulation ou de l'esprit de révolte. Sœur Simplice les réprimait avec la plus grande mansuétude, quand ils le méritaient. Elle avait beaucoup d'influence sur eux et elle arrivait toujours à dompter ces natures ingrates, tout en pensant qu'elle ne serait pas sans cesse auprès d'eux pour les guérir, les conseiller, leur faire prier Dieu.

Avec Claudinet sœur Simplice n'éprouvait aucune difficulté ; jamais elle n'avait vu d'enfant aussi docile, aussi charmant.

Il avait vite appris sa prière et il s'agenouillait tous les soirs au pied de son lit pour la réciter avec une véritable ferveur.

D'ailleurs, ses compagnons, un peu jaloux de lui lorsqu'il était entré dans la salle Saint-Nicolas, avaient fini par subir son ascendant et l'aimaient beaucoup.

Quand le temps était beau, ils jouaient tous dans une étroite cour où ils étaient isolés des autres petits pensionnaires qui ne faisaient que passer à l'hospice.

Des parties de barres s'engageaient ; le docteur ne s'y était nullement opposé, à la condition que les enfants ne se fatigueraient pas trop.

Ils jouaient au ballon, au chasseur, se divertissaient en un mot comme s'ils étaient en récréation.

Sœur Simplice présidait à ces amusements. Quand une discus-

sion s'élevait, la religieuse intervenait et s'efforçait de faire entrer dans ces têtes brouillonnes un peu d'équité.

Ces exercices avaient été des plus salutaires pour Claudinet ; ses muscles se formaient ; il grandissait sans avoir de ces accès de fièvre qui inquiétaient tant Rose Fouilloux.

Déjà le personnel de la salle avait été renouvelé trois ou quatre fois ; seul Claudinet demeurait.

Un jour, le docteur Beautrellis dit à la sœur :

— Dans une huitaine, il faudra qu'il parte à son tour.

L'enfant entendit ces mots ; il tomba dans une morne tristesse qui eut pour effet une rechute.

Sœur Simplice en fut très affectée. Le médecin recommença le traitement qu'il avait abandonné ; mais Claudinet resta un grand mois au lit.

Enfin, ses forces revinrent progressivement ; il se leva et entra en convalescence.

— Une autre fois, se dit le docteur, je parlerai moins haut. . . . Je ne puis pourtant pas garder éternellement ce pauvre petit.

L'hiver était arrivé ; on approchait de la Noël. Sœur Simplice devint triste à son tour. La maison mère l'avait avertie qu'elle avait à se tenir prête à partir au début de l'année suivante.

Elle obéirait dès que l'ordre formel lui parviendrait. Elle irait ailleurs porter ses consolations et faire entendre la divine parole.

Sœur Simplice soupirait en pensant que si elle devait toujours trouver des infortunes à soulager, elle allait être forcée de se séparer de Claudinet.

Le devoir parlait ; la religieuse se résigna ; mais avant de quitter ses chers petits protégés, elle eut une idée évangélique, prouvant à quel point elle pratiquait les maximes du Christ.

Les enfants étaient au réfectoire, où ils se rassasiaient joyeusement, car on leur donnait tout ce qui était nécessaire pour leur faire perdre le souvenir de leurs privations antérieures.

Sœur Simplice leur dit :

— Voulez-vous me faire un grand plaisir ?

— Oui, ma sœur, répondirent tous les petits.

— Et me causer une réelle joie ?

— Pour sûr ! . . .

— Eh bien ! Ecoutez-moi . . . Vous êtes très pauvres, mes enfants ; plus d'un d'entre vous a connu la misère avant d'entrer ici . . . Vous êtes-vous dit quelquefois qu'il y avait de petits êtres plus malheureux que vous ?

Attentifs, les bambins écoutaient. Les uns ne comprenaient pas encore, mais d'autres, à l'intelligence plus ouverte, sentaient passer en eux un léger frémissement.

Sœur Simplice poursuivit :

— Avez-vous pensé que, vous aussi, vous pourriez faire la charité ?

Ils se regardèrent, de plus en plus impressionnés.

— L'hospice vous a habillés quand on vous a recueillis . . . Vous avez de belles blouses bleues, du linge neuf, des chaussures en bon état.

— C'est vrai ! reconnut le plus âgé des enfants . . . Je n'ai jamais été aussi bien mis.

Et il ajouta avec l'accent inimitable de Gavroche :

— Je ressemble maintenant à un fils de propriétaire . . . Quand je suis arrivé, j'étais en guenilles.

— Moi, dit un second, j'avais encore un bon pantalon.

— Moi, dit un troisième, j'avais un tricot de laine qui n'était pas encore usé.

Sœur Simplice les laissa dire, puis elle leur dit :

— Vous voyez bien, mes chers petits, qu'il vous est possible de faire l'aumône.

— Et comment ?

— En offrant les effets que vous ne mettez plus à quelques petits déshérités du quartier.

— Bien sûr ! approuva Claudinet.

Les gamins ne demandaient pas mieux. Désormais, ils ne porteraient plus que les objets qui leur seraient délivrés par l'administration ; en outre les effets ou les chaussures qui restaient leur propriété deviendraient vite trop étroits.

Sœur Simplice s'écria :

— Songez avec quelle reconnaissance vos humbles cadeaux seront acceptés.

Claudinet battit des mains :

— Sœur Simplice, s'écria-t-il, j'avais un beau paletot et une belle culotte, sans compter le reste, quand on m'a amené ici . . . J'offrirai tout de bon cœur.

— Nous aussi, firent ses petits compagnons enthousiasmés.

— Oui, mais, objecta le plus grand, est-ce que le directeur nous le permettra ?

— J'y compte, répondit la bonne religieuse . . . Vous savez, mes enfants, que celui qui donne aux pauvres prête à Dieu.

Les petits malheureux approuvèrent de la tête ; ils se sentaient fiers de pouvoir donner une preuve de générosité, et faire la charité à leur tour, si déshérités qu'ils fussent.

Tous eurent le cœur plein d'une douce et saine joie ; ceux qui luttèrent contre de fâcheux instincts se sentirent aussi bien transformés que les autres.

Sœur Simplice, radieuse, se rendait compte de ce qui se passait dans l'esprit de ses pensionnaires ; elle se disait une fois de plus que l'on obtient de l'enfance tout ce qu'on veut en la prenant par le cœur.

— Mes amis, ajouta-t-elle, pour vous prouver qu'une bonne action est toujours récompensée, je vous annonce que, le jour de Noël, choisi par vous pour la distribution de vos vêtements, nous organiserons une petite fête, à laquelle nous convierons les enfants du quartier qui bénéficieront de vos largesses.

— Y aura-t-il des gâteaux, sœur Simplice ?

— Certainement.

— Y aura-t-il des confitures ?

— Bien sûr.

— Est-ce qu'on nous donnera du vin ? demanda un gringalet, qui annonçait déjà son goût pour le jus de la vigne.

— Il y en aura.

Le gringalet se passa la langue sur les lèvres, comme s'il savourait déjà un Reginlard de l'avenir.

— On chantera ? questionna un futur ami des arts.

Sœur Simplice répondit encore affirmativement.

Pendant quelques instants, ce fut du délire. Les infortunés ne savaient plus ce que c'était que de se réjouir aussi complètement.

Le programme leur parut magnifique. Ils voulaient tous embrasser la sœur qui leur ménageait une aussi heureuse surprise.

Cependant, le plus grand, qui avait déjà parlé tout à l'heure, posa de nouveau une question :

— Le directeur voudra-t-il que nous nous amusions ?

— Je crois pouvoir répondre de son consentement, répliqua la sœur, à la satisfaction générale.

Elle se proposait de choisir pour intermédiaire le bon Dr Beautrellis, qui obtenait tout ce qu'il voulait des administrateurs de l'hospice.

Avec sa barbe farouche, ses propos de libre-penseur et sa prétendue rigidité, il ne savait rien refuser à la sœur, car il trouvait constamment en elle la plus dévouée collaboratrice.

C'était en suivant ponctuellement les instructions du médecin que la religieuse avait arraché à la mort plus d'un jeune hospite.

Beautreillis déclarait que c'était à elle seule que l'enfant était redevable de la vie ; sœur Simplice attribuait tout le mérite au savant docteur ; de guerre lasse et pour clore la discussion, la religieuse affirmait que la volonté céleste avait tout fait.

Le médecin ne répliquait rien ; il s'en allait, exhalant sa mauvaise humeur dans l'escalier.

Claudinet n'avait-il pas été sauvé dans des circonstances analogues ?

La sainte fille ne se trompait pas. Le docteur Beautreillis approuva très fort l'idée et il l'exposa au directeur.

Celui-ci ne s'opposa pas du tout à l'exécution du programme, mais en fonctionnaire économe et avisé, il prévint le médecin que le budget de la maison ne prévoyait dans une pareille liesse et qu'il ne s'engageait pas à fournir les suppléments obligés.

Beautreillis se mit à rire de bon cœur. La douzaine de gamins dont il s'agissait, en admettant qu'elle reçut un nombre égal d'invités n'exigeait pas une orgie sardanapalesque.

On tirerait intelligemment parti des ressources fournies par l'infirmerie ; si le besoin probable d'ajouter quelques pièces blanches se faisait sentir, le docteur, bien qu'il ne nageât pas dans l'opulence, fouillerait au plus profond de ses poches et tout marcherait à souhait.

Pendant une semaine, tous les commensaux de la salle Saint-Nicolas s'entretenaient des réjouissances projetées.

Du matin au soir, c'était l'unique sujet de conversation. Aussi n'y eut-il aucune velléité d'insubordination et la sagesse la plus exemplaire régna-t-elle parmi ce petit royaume.

Le docteur avait dû se charger des invitations. Il s'était rendu à la mairie de l'arrondissement et il avait raconté sa mission au premier adjoint qui était son client.

Celui-ci n'avait que l'embarras du choix pour fournir les douze petits misérables ; c'était précisément à ce choix que tenait Beautreillis.

Il était entendu que l'on choisirait les plus besogneux, mais encore fallait-il qu'ils ne fussent pas les plus horribles voyous du quartier.

BANQUE VILLE - MARIE

Augmentation des affaires et des profits

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la banque a eu lieu, au bureau principal, le 21 courant.

M. W. Weir, le président, ayant pris le fauteuil, pria M. F. Lemieux, le comptable en chef, d'agir comme secrétaire, et lut le rapport des directeurs comme suit :

Les directeurs ont l'honneur de soumettre le rapport suivant montrant le résultat des affaires pour l'année finissant le 31 mai 1898 :

La balance au crédit du compte de profits et pertes, le 31 mai 1897, était de... \$ 5,558.33
 Les profits nets, après avoir déduit les dépenses d'administration, intérêts sur dépôts, le montant inscrit pour couvrir les mauvaises dettes et les dettes douteuses étaient de... 36,220.27,

Faisant... \$41,778.60
 Approprié comme ci-dessous :
 Dividende, 3 pour cent, le 1er décembre 1897... \$14,388.60
 Dividende, 3 pour cent, 1er juin 1898... \$14,388.60
 Reporté au compte contingent... 7,000.00
 Balance à profits et pertes... 6,001.40
 Balance à profits et pertes... \$41,778.60

L'état général qui vient d'être soumis représente la condition de la Banque à la clôture de l'année financière.

On y voit que les affaires de la banque aussi bien que les profits nets, excèdent considérablement ceux de l'année précédente, et il y a toutes les raisons de croire que les progrès faits l'an dernier, se continueront à l'avenir.

Pendant l'année, la banque a pris sous sa direction la succursale de la Banque Canadienne du Commerce au carré Chaboillez et elle a pleinement lieu d'être satisfaite des résultats.

Comme d'habitude, les succursales ont été inspectées de temps à autre et les directeurs sont heureux de rendre témoignage à la fidélité et à l'intelligence avec lesquelles les gérants et assistants continuent d'accomplir leurs devoirs respectifs.

Le tout respectueusement soumis.
W. WEIR,
 Président.

Montréal, 17 juin 1898.
 ETAT DE COMPTE GENERAL, 31 MAI 1898
 ACTIF

Espèces	\$16,775.87
Billets du Dominion	80,166.00
Dépôt au gouvernement fédéral pour garantir la circulation	18,000.00
Billets de et chèques sur autres banques	123,558.79
Du par d'autres banques en Canada	7,917.48
Du par d'autres banques en pays étrangers	8,241.26
Du par d'autres banques dans le Royaume-Uni	1,883.91
Garanties municipales canadiennes	20,000.00
Prêts à demande et avances sur obligations et stocks	199,237.60
Immédiatement réalisable	\$475,780.90
Prêts et escomptes courants	\$1,213,418.42
Prêts et escomptes en retard, garantis et non garantis	59,385.42
Immeubles, autres que l'édifice de la banque	38,005.40
Hypothèques sur propriétés vendues par la banque	25,977.13
Edifice de la banque	31,209.79
Fixtures de bureau, coffre-forts, papeterie, etc.	20,245.44
Autre actif, comprenant stock de banque possédé par la banque	290,563.76
	\$406,001.52
	\$2,154,586.26

PASSIF

Capital payé	\$479,820.00
Fonds de réserve	10,000.00
Profits et pertes	6,001.40
Dividende, 1er juin 1898	14,388.60

Du aux actionnaires	510,001.00
Billets en circulation	279,180.00
Dépôts ne portant pas intérêt	304,580.86
Dépôts portant intérêt	1,059,784.68
Autre passif	1,020.72
	\$1,644,576.26
	\$2,154,586.26

F. LEMIEUX,
Comptable.

Montréal, 31 mai 1898.

En proposant l'adoption du rapport, le président attire l'attention des actionnaires au sujet de l'augmentation des affaires et des profits de la banque, conséquemment au sujet de l'amélioration du commerce en général, et exprime l'opinion que l'année prochaine, les affaires seraient encore plus prospères. Bien qu'on puisse attribuer l'augmentation considérable des profits à l'abondante récolte de l'an dernier, et à l'élévation des prix, la réduction du taux de l'intérêt payé sur les dépôts a été aussi un facteur important. Le président croit que la réduction du taux de l'intérêt à trois pour cent, de la part du gouvernement et des banques, l'an dernier, a été un pas fait dans la bonne voie, mais le président exprime l'opinion que le ministre des finances a agi sagement en décidant de remettre à plus tard la réduction à deux et demi pour cent sur les dépôts des banques d'Épargnes postales.

L'augmentation du prix des céréales a grandement bénéficié à la classe agricole, mais le président regrette qu'il y ait encore beaucoup de cultivateurs dans cette province, qui s'appuient largement sur la récolte du foin, et la pauvre récolte et les prix bas de ce produit, l'an passé, pèsent lourdement sur eux. Il désire fortement que l'on fasse connaître l'importance du labourage des vieilles prairies et de les utiliser, pour la culture mixte, de cette façon on dépendra moins d'un article et les productions de la ferme seront augmentées par le fait même.

M. E. Lichtenhein, vice-président, seconde l'adoption du rapport, qui est unanimement accepté.

Après que les votes ordinaires de remerciements furent donnés au président, aux directeurs et au personnel, les directeurs procédèrent au ballottage, qui eut pour résultat l'élection de MM. W. Weir, A. Lichtenhein, A. C. S. Wurtele, F. W. Smith et Godfrey Weir.

A une assemblée subséquente du bureau, M. W. Weir fut réélu président, et M. E. Lichtenhein, vice-président.

PROPOS FANTAISISTES

POUR LES HOMMES.

Certains hommes que nous connaissons seraient heureux s'ils perdaient leur réputation.

Il y a des hommes qui ont tant de modestie, qu'ils ne veulent même pas avoir de relations avec la vérité toute nue.

Beaucoup d'hommes sont comme les poules, ils cherchent toujours à se percher plus haut que les autres.

Certains hommes sont créés de poussière mêlée à beaucoup de gravois.

La plupart des hommes parlent volontiers de mourir pour leur pays—de vieillisse.

Il y a des hommes qui lancent des litres de paroles à chaque gramme de pensées.

Celui qui se mêle de ses propres affaires a un emploi continu.

Donner des conseils à certains hommes et jeter des pierres aux chiens, ont à peu près le même effet.

S'il est vrai que l'habit fait l'homme, il y a des hommes qui devraient changer d'habits.

POUR LES FEMMES.

La chose la plus curieuse au monde, c'est une femme qui n'est pas curieuse.

Flattez une femme, et elle vous aime. Plaiguez-la et elle vous abhorre.

Dans l'ancien temps, les femmes avaient la ceinture large, mais les hommes avaient les bras longs.

De nos jours, les femmes sont belles en proportion de ce qu'elles sont fausses.

Ce n'est pas toujours la femme la plus brillante qui fait le plus de réflexions.

Le temps ne peut guérir les griefs de la femme — surtout si ses griefs sont des rides.

Il y a de jolies femmes qui ne sont pas aussi jolies qu'elles sont peintes.

Ne vous fiez pas aux larmes d'une femme ; il est naturel pour elle de pleurer lorsqu'elle veut faire à sa tête.

On ne peut juger de la longueur de la langue d'une femme par la grandeur de sa bouche.

CHOSSES ET AUTRES

Le mur autour de l'ancienne ville de Babylone à l'apogée de sa puissance mesurait cinquante-six milles de long.

—La moyenne de la durée de la vie dans les Indes est de 24 ans, et 44 ans, en Angleterre.

—A Tornea, en Finlande, au premier juin les jours ont atteint une longueur de vingt-deux heures et à Noël ils ont moins de trois heures.

—La durée moyenne des mariages en Angleterre est de 28 ans ; en France et en Allemagne, 26 ; en Norvège, 24 ; en Russie, 30 ; au Canada, 35.

—Tous les soirs, à bord des navires de guerre anglais, les officiers boivent à la santé de la reine. Ce n'est pas surprenant qu'elle vive longtemps.

—Il en coûta \$15,000 au gouvernement des Etats-Unis pour envoyer le fameux message à Napoléon III, lui défendant de mettre le pied au Mexique.

—Quand un parvenu ne vous connaît plus, c'est souvent lui qui a changé, alors que vous pourriez croire que c'est vous-même.

—Dans la guerre Franco-Prussienne, 1870-71, les pertes furent environ de 5 pour cent du nombre total des troupes, partagées à peu près également entre la maladie et les champs de bataille.

—Cambridge (Massachusetts) sera la première ville de la Nouvelle Angleterre à mettre en vigueur la loi du couvre-feu.

Les échevins de Cambridge se proposent d'empêcher les enfants au-dessous de quatorze ans de courir les rues après 9 heures du soir.

AUJOURD'HUI COMME HIER

Vous ne trouverez qu'un remède vraiment efficace contre les affections de la gorge, c'est le *Baume Rhumal*.

—Un arbre à suif, voilà qui n'est pas banal. On connaissait déjà l'existence d'un arbre, le *Myristica surinamensis*, produisant une graisse assez semblable au suif, ce qui vaut à cet arbre le nom d' "arbre à suif" ; or, on aurait découvert dans l'Ouest africain un grand arbre connu sous le nom de "Msambo", à grandes fleurs charnues et fort curieuses de forme. Ces arbres fournissent des fruits—gros comme la tête d'un homme—dans lesquels se trouvent des graines très-riche en matière grasse. Quatre fruits seulement donnent un rendement de 1 kilo et plus de graisse consistante et d'un bon usage pour la fabrication des bougies.

LA GUERRE

La guerre aux affections de la gorge et des poumons par le *Baume Rhumal*. C'est la victoire assurée.

—Avez-vous lu déjà le *Passe-Temps* ? —Jolie publication éditée à Montréal, c'est le plus ancien journal de musique de notre Canada-Français. Les parents, soucieux de procurer de saines distractions à leurs enfants, devraient s'abonner à cette publication donnant seize pages par mois des morceaux choisis de belle et bonne musique. L'abonnement n'en est que de \$1.50 par an ; éditeur, M. J.-E. Bélair, 58, rue St-Gabriel, Montréal.

—Comme toujours, les Sœurs de la Charité ont été parmi les premiers à offrir au gouvernement américain leurs services dans les hôpitaux et sur les champs de bataille. Ces personnes généreuses et si dévouées font la gloire de l'Eglise catholique aux Etats-Unis.

NAPOLÉON IER

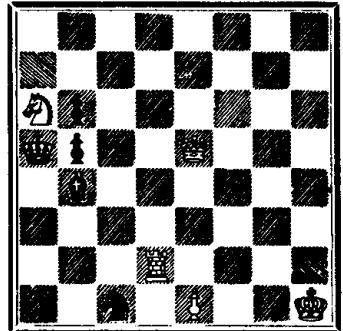
Remplit le monde de sa gloire et le *Baume Rhumal* remplit le monde de ses bienfaits. Partout 25c.

LES ÉCHECS

PROBLÈME No 208

Composé par M. E. Jaspersen

Noirs—5 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

Solution du problème No 207

Blancs Noirs
 1 D7D 1 ?
 2 Mat selon le coup des Noirs.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agit aussi également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, ochester, N.-Y. (Etats-Unis).

PLUS D'ASTHME
 Oppression, Catarrhe,
 PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
 et la **POUDRE CLÉRY**
 Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)
 Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
 en 2 heures
 sans COLIQUES ni NAUSEES
 sans AUCUNE FORMATION
 ni avant
 ni après
 du
VERSOLITAIRE
 par les
CAPSULES
 L. KIRN
 à l'Extrait éthéré
 de FOUGÈRE Mâle Pure
 sans Calomel.
 M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUSBOU,
 54, Boulevard Edgar-Quinet
 et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de HUIT DOLLARS par part sur le capital-actions de cette institution a été déclaré, et ce même dividende sera payable au bureau de la banque, en cette ville, le et après SAMEDI, le 2me jour de juillet prochain. Les livres de transfert seront fermés du 15 au 30 juin prochain, les deux jours inclus. Par ordre du bureau.
HY. BARBEAU, Gérant.
Montréal, 28 mai 1898.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis
MONTREAL

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.
PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283. MONTREAL
— MARCHAND 843. P. Q.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS ETC.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the **Scientific American**.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. E.



1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD,



Fausses dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

4269



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

CHAPFAUX DE PAILLE

Grand choix de chapeaux de paille pour enfants et pour hommes, les prix variant de 25c à \$1.50 chacun. Vous serez surpris de la bonne qualité de notre marchandise, si vous voulez bien nous faire une visite.

FEUTRES GRIS

Nous avons tout ce qu'il y a de plus chic en style et en qualité en fait de chapeaux mous. Nous pouvons satisfaire les plus difficiles.

CHEMISES NEGLIGÉES

Nous avons reçu un job de chemises négligées satire de toutes grandeurs et de toutes couleurs à 50c; faites votre choix de suite.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	Un an 6 mois 3 moi	50f 26f 14f
	Départements		56f 29f 15f
	Etranger		62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Credit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les brevets. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION, Experts**. Bureaux: Edifice New York 111a, Montréal. et Atlantic Buid., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT - FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstruisantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

64,337

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel
Éditeur-Propriétaire

J.-A. Carufel,
Administrateur.